

CINÉMA

Un tableau sardonique
Page E 6



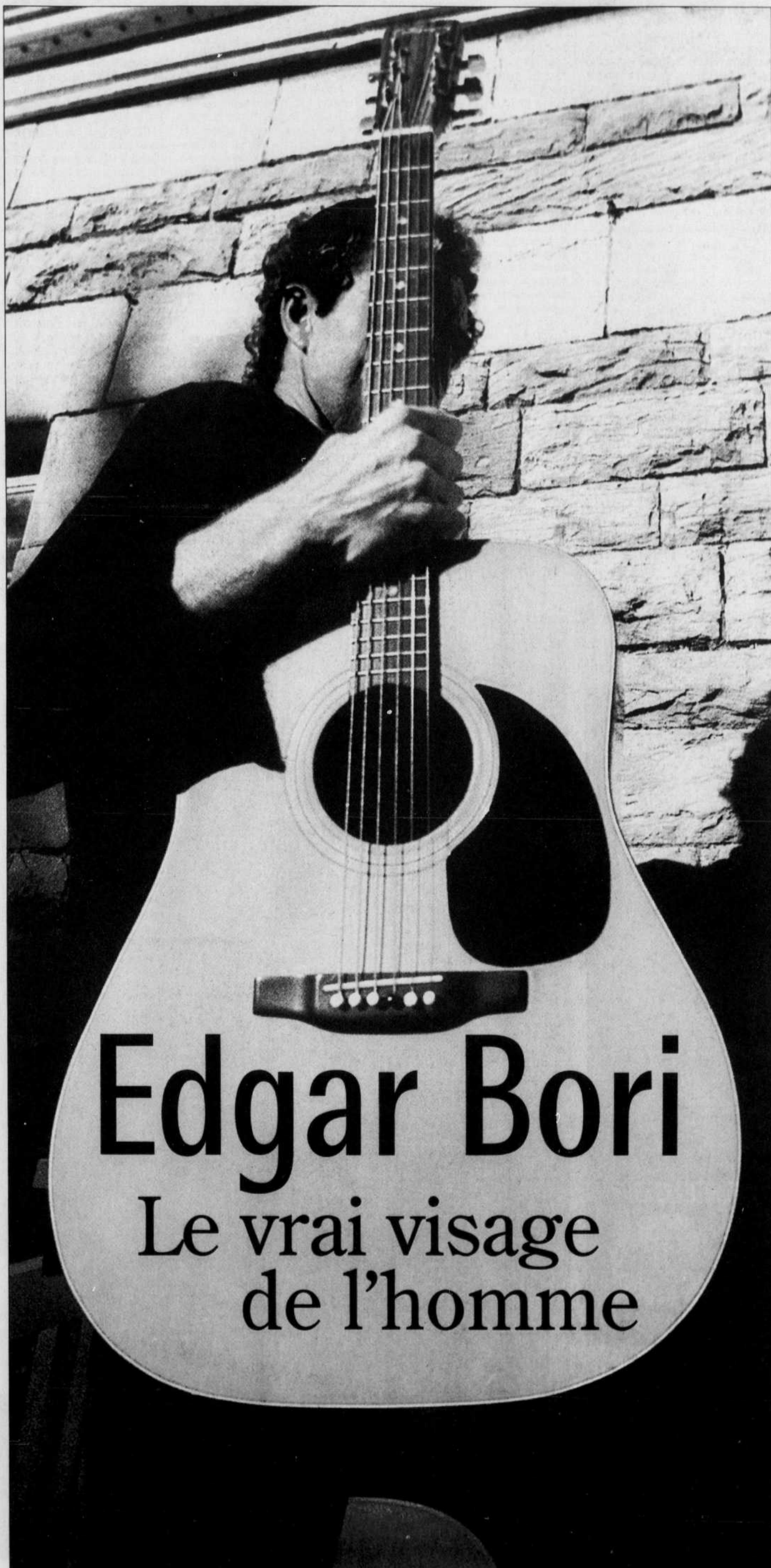
DISQUES

L'ovni musical Shalabi
Page E 8

LE DEVOIR

CAHIER
E

CULTURE



Edgar Bori

Le vrai visage de l'homme

Bori existe pour vrai et il ne s'appelle pas Edgar. Il s'appelle manche de pelle, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on en saura plus. Sachez tout de même que *Changer d'air*, son nouvel album, porte bien son nom: non seulement ça ventile les puanteurs ambiantes de la planète, mais la musique, pour changer, y a presque autant d'importance que les paroles. Nouvelle étape de la révolution boriennne.

SYLVAIN CORMIER

La scène: un Harvey's, quelque part en 2000, pas loin d'un studio d'enregistrement. Débarquent Michel Rivard et Edgar Bori. C'est-à-dire Rivard et ce type dont on ne connaît ni le visage ni le nom, qui se fait appeler Edgar Bori à la scène. Lequel, témoin à la fois anonyme et privilégié, raconte: «*Tout de suite, les regards se tournent vers Michel. Ça chuchote. Tout le monde sait que Michel Rivard commande tel trio. Arrive un hamburger double même s'il a commandé un simple. Avec huit tranches de cornichon, trois tranches de tomate. Il va prendre une bouchée, on lui tape dans le dos. "Le Phoque, c'est ma meilleure..." Une goutte de moutarde tombe sur sa chemise. D'autres gens arrivent. Michel dépose son hamburger géant et signe des autographes. Sept fois, on l'interrompt. Quand on sort, il me dit: "Faut que j'aille changer de chemise." Et je comprends à ce moment-là qu'il n'a pas le choix. Michel Rivard n'est peut-être pas Céline Dion, mais il est connu et ne peut faire fi de son image.*»

Le bonheur de l'anonymat

Personne ne s'est demandé qui accompagnait Rivard. Ce quidam? Cette non-vedette? Cet absent de l'image? Edgar Bori a une trop belle tête d'inconnu pour qu'on la remarque. «*Moi, quand les caméras de télé sont là, les caméramans me tassent. Un photographe m'a déjà demandé: "Il est où Bori?" Je lui ai dit: "Il est parti par là."*» L'anecdote fait sourire l'Edgar Bori du civil, attablé chez moi pour la deuxième fois en trois mois. Il a un bon visage que je ne vous décrirai pas. Le bonheur de l'anonymat est une chemise tachée qu'on n'a pas besoin de changer. Bori sourit d'autant plus largement que, depuis l'entrevue qu'il m'accordait en juin pour le compte de la revue *Paroles et musique* (le bulletin de la SO-CAN, centrale des auteurs, compositeurs et éditeurs), son nouvel album *Changer d'air* a enfin pris l'air. Disponible à Québec depuis le 17 septembre, à Montréal depuis le 25, le disque vit déjà une belle vie. «*Il y avait des grosses piles en entrant chez Archambault à Québec, je n'avais jamais vu ça!*» Et ça se vend. Étonnamment bien dans un marché en chute libre, jubile l'artiste avec un soupir de soulagement à la clé. C'est en effet la première parution de la toute nouvelle compagnie de disques fondée par Bori, Les Productions de l'onde (qui souhaite appuyer de nouveaux artistes, si tout va bien). C'est aussi le premier album à proposer officiellement Edgar Bori comme un seul homme.

Jusque-là, faut-il rappeler, ou plus précisément jusqu'au spectacle en solo intitulé *Le Sort de l'ombre* (d'abord donné aux Francos 2001), il y avait comme qui dirait un flou artistique concernant

Bori. On ne jurait même pas de son existence. Était-ce le pseudo d'un chanteur en goguette, une simple marionnette, un justicier masqué, voire un collectif sans tête? Bori pouvait très bien être la concoction des Pierre Potvin, Yvon Bilodeau, Louis Gagné et Stéphan Côté, ces gens de théâtre qui se donnaient à voir, eux, dans les spectacles. C'était plus que plausible: c'était exprès. «*Le qui-proquo était entretenu, admet Bori. C'était un jeu. La voix de Pierre est très proche de la mienne. Il y a eu des entrevues par téléphone à la radio où Pierre, et même Stéphan, parlaient en tant que Bori. A Radio-Canada, où Pierre Potvin est animateur, on m'a déjà dit que je ne pouvais pas être Bori puisque Pierre Potvin était en ondes au même moment.*»

Puis, *Le Sort de l'ombre* a sorti Bori de l'ombre de ses doubles — retenus ailleurs — et la silhouette derrière la lune s'est avancée. Révélant un corps. Un gaillard habitait bel et bien Bori, les entrevues en donnaient des bribes de curriculum, du musicien des années 70 au golfleur professionnel. Il ne restait plus qu'à dévoiler les traits. Ce qui faillit arriver. «*On a fait un show expérimental à North Hatley Sans masque. Avec seulement un maquillage. J'étais malheureux comme les pierres, résume Bori de son beau timbre grave. Incapable de regarder les gens dans les yeux. Et je me suis rappelé pourquoi je ne voulais pas me montrer.*» Pour-

quoi, en effet? Depuis un bête concours de violon où, enfant, on le jeta en pâture au public, c'est la paralysie. «*Une peur terrible. L'œil de l'autre sur moi, je suis pas capable. Je m'enferme dans les notes.*»

L'homme a constaté autre chose à North Hatley. Une réaction. Gênée. Le public partageait son malaise. Aimer Bori, comprenait l'intéressé, n'est pas seulement affaire de chansons belles et bien faites: c'est aussi goûter le mystère Bori. Point de non-retour dépassé: les gens ne veulent plus savoir qui est Bori. La plupart des «boriens» (sic) le confirment par courriel via le site

www.bori.com: «*La magie tomberait. C'est ce qu'ils me disent. Je crois que le personnage a permis aux gens de s'imaginer un Bori. Je ne correspondrais probablement pas à leur idée.*»

Bori sans visage il demeurera donc. A Petite-Vallée cet été, il a chanté en duo avec Rivard. Lui de dos, Rivard de face. Au Festival international de la chanson de Granby en fin de semaine dernière, un carton occupait sa chaise de juré. «*Je me sens à nouveau libre. Je n'ai plus cette impression d'être malpoli en tournant le dos au public: maintenant, on me dit qu'on a du plaisir à regarder mes mains, qu'elles sont expressives. Ça me ravit. Après huit ans d'Edgar Bori, je pense qu'on me suit là où je veux aller. Comme un Forrest Gump de la chanson.*»

VOIR PAGE E 2: BORI

Culture

DANSE

Entrelacs de corps
et de cordes

BATAILLE

De Danièle Desnoyers
Compagnie Le Carré des
Lombes
Du 25 au 28 septembre à l'Usine
C, 20h

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour la création de *Bataille*, suite naturelle de *Concerto grosso pour corps et surface métallique* et de *Discordantia*, Danièle Desnoyers s'est mise au défi de provoquer des rencontres entre les corps et la musique, entre l'espace et le son, mais surtout entre les musiques, leurs époques, baroque ou contemporaine, et leurs protagonistes. Sur ce point, nul doute, le défi est relevé avec génie, touchant parfois au sublime. La danse y laisse peut-être, toutefois, un peu de son âme.

Grand espace ouvert, la scène est jonchée de pieds de micros — qui serviront d'appui ou de prolongement des corps —, de chaises, où quelques spectateurs ont osé s'asseoir aux côtés des danseurs, et de longs manteaux. Une vague impression de fouillis s'installe, mais d'un fouillis bien rangé, ordonné, comme si le public entrait dans une salle de répétition, peu avant le spectacle. Au milieu trône un tapi de danse bordé de néons qui crachent leur lumière blanche et crue. Un si-

lence d'église accompagne d'abord les premiers mouvements. Puis, le violon de Malcolm Goldstein, qu'on trouve parmi les six danseurs, entonne une étrange musique: grincements et chuintements qui tranchent avec l'apparente nonchalance des mouvements, derrière laquelle on devine tout le tiraillement intérieur des êtres, qui s'inscrira plus tard dans le geste.

Car la danse, qui met un peu de temps à prendre son élan, explose soudain dans toute sa généreuse richesse. Glissements au sol en grand écart, sauts pliés, tours arabesques sont livrés en alternance, comme des boucles musicales, dans le fascinant duo d'une Sióndé Watkins longiligne et de Sarah Williams, aux formes plus robustes. S'ensuivent des scènes de groupe hétéroclites, où l'interprétation féminine prédomine. Les déplacements se multiplient, les lignes s'intriquent dans l'espace: nouvelles configurations de chaises, danseurs qui vont et viennent, manipulant de petites cordelettes dans tous les sens, comme des jeux d'enfants. Le regard, presque théâtral, et les mouvements de tête qu'il entraîne jouent tous deux un rôle clé dans les pièces de Desnoyers.

Malgré certaines longueurs et ruptures de ton, dans la gestuelle — parfois étonnamment apparentée à celle de Lynda Gau-dreau — et dans les bruits de

bouche en finale, une énergie circulaire aux textures variables traverse toute la pièce, comme le flux de la vie. Ceci relève en grande partie de la musique, superbe et dosée et orchestrée. Celle, discordante, de Goldstein, dont la présence sur scène subjugue, joue en alternance ou en superposition avec d'impressionnants échantillons de musiques baroques, électroniquement modifiées. On reconnaît çà et là, l'espace d'un instant, un air célèbre de Vivaldi ou de Bach, puis on est aussitôt projeté dans une modernité criante.

Curieux amalgame de ses deux dernières œuvres majeures, *Concerto grosso* et *Discordantia*, *Bataille* allie toujours brillamment corps et musique, froideur et chaleur, lyrisme et discordance, formaliste et déconstruction de la danse. Desnoyers maîtrise assurément le rythme, élément fondamental à toute œuvre de scène, déployant sa chorégraphie tels les différents tempos d'une composition musicale: *pianissimo*, *staccato*, *allegro*, *forte*. Si la danse s'essouffle par moments, le résultat d'ensemble exerce la même fascination que les œuvres précédentes. Et, à l'instar de la danseuse Sióndé Watkins, qui interromp le flot des gestes et des sons pour placer son mot, teinté par son accent anglais, on a envie de s'exclamer, avidement, «encore»!

BORI

Changer d'air, pas de chanson

SUITE DE LA PAGE E 1

Et il se trouve ces jours-ci que Bori va plus que jamais au fond des choses. *Changer d'air* parle de tout ce qui ne sent pas bon, histoire de mieux respirer. «Je suis moins dans ma bulle. C'est un album où je réagis. Parfois avec une certaine agressivité.» Vos papiers — très volontairement décaféinée du Poète... vos papiers! de Ferré — est une mitraille d'anglicismes assainissant le français à la mode; *Hisser haut*, une douloureuse évocation d'inceste; *Les États*, une charge contre l'hégémonie yankee; *I*

Hate You patron, un ras-le-bol d'immigré; *Ça n'intéresse personne*, un regard triste sur l'état des lieux («C'est 35 000 enfants / Que l'homme éteint chaque jour / Encore plus étonnant / D'en laisser naître autant»). Disque déprimant? Pas du tout. Question de manière. En cela aussi, *Changer d'air* fait changement. «On a essayé [on: Bori et le guitariste Jean-François Groulx, surtout] d'embrober les textes les plus durs des musiques les plus folles.» De la même façon qu'on joue du jazz débridé pour accompagner les morts à La Nouvelle-Orléans, expliquera Bori.

Aventures jazzy, brigues latines, ambiances créoles, c'est nettement moins le Bori à la Reggiani des albums précédents. «Les gens sont attachés à la voix, à un certain type de mélodie. Il y a au moins quatre titres qui renvoient à l'univers calme et posé de Bori.» Du nombre, *Ce sont et C'était* se détachent, splendides ballades tristes. «Avant, je faisais de la chanson, résume l'artiste. Maintenant, je commence à faire de la musique avec des mots.» Mais pas question de mettre sur cet Edgar de paroles et de musique un visage. «J'aime trop manger mon hamburger chaud.»

MUSÉE

Ouverture à New York
de MoSex: The Museum of Sex

MARION PIEKAREC

New York — Si *Sex And The City* n'a pas suffi à votre éducation sexuelle... une nouvelle institution new-yorkaise a ouvert ses portes cette semaine qui pourra apporter de l'eau à votre moulin.

The Museum of Sex, ou MoSex pour les intimes, le seul musée d'Amérique du Nord consacré à la sexualité, se veut, en effet, éducatif et pédagogique. «Les adultes aux États-Unis ont eu très peu d'éducation sexuelle. Ce musée est l'occasion pour eux d'apprendre davantage, et de manière divertissante, et pourrait être également un déclencheur pour que les couples établissent une communication au sujet de leur sexualité», explique le D^r June Reinisch, directrice au Kinsey Institute et consultante senior au Museum of Sex.

L'exposition inaugurale en donne d'ailleurs pour votre argent (17 \$US l'entrée). Interdite aux moins de 18 ans, elle présente des photos pornographiques qui foisonnent ainsi que des *stag films*, premiers films muets en noir et blanc pornos, pour le moins explicites (*A Free Ride*, daté de 1910, montre en gros plan une femme en train de se masturber).

Il n'en fallait pas autant pour offusquer William Donahue, président de la Catholique League. N'attendant pas même l'ouverture du musée (qu'il n'a donc pas visité), M. Donahue a publié une déclaration accusant les contributeurs universitaires d'être des «pornographes» et suggérant la présence au musée d'une «chambre de la mort qui présenterait toutes les maladies honteuses que la promiscuité a provoquées».

Grady Turner, commissaire de l'exposition, reconnaît le potentiel sensationnaliste et controversé de ce musée mais refuse qu'on le réduise à cela. «Ce n'est pas que de jolies filles en train de baiser, dit-il. La mission première du musée est d'explorer les cultures sexuelles de la ville et de voir comment elles ont influencé le reste de l'Amérique.»

NYC Sex: *How New York City Transformed Sex In America*, l'exposition inaugurale, raconte une «histoire importante sur la nature humaine et la ville de New York», renchérit le D^r Reinisch. New York était à l'avant-garde des nouvelles idées et des nouvelles pratiques, et même si certaines d'entre elles



Photos pornographiques du début du siècle.

SOURCE MOSEX

avaient lieu ailleurs, elles n'étaient mises en lumière qu'à New York, selon elle.

L'exposition débute avec un des premiers «scandales sexuels» des États-Unis, lequel n'était non pas l'histoire d'une jeune stagiaire à la Maison-Blanche devenue millionnaire grâce à une robe souillée mais l'histoire plus dramatique d'Helen Jewett, une prostituée de 23 ans dont l'assassinat, en 1836, dévoila l'industrie du sexe new-yorkaise.

Elle continue avec l'histoire de Margaret Sanger, jetée en prison en 1917 pour avoir donné, dans sa clinique, de l'information sur le contrôle des naissances, un acte considéré alors comme obscène et contrevenant aux lois fédérales. Ou cette histoire, de Julius Schmid, ce paralytique allemand qui utilisa son expertise en sacs à saucisse pour fabriquer des condoms, alors illégaux mais vendus par la suite sous la marque réputée de Ramses.

On retrouve également exposés les premiers outils pour avortement, vendus sur les marchés de Paris en 1903; des cuissardes, muselières et menottes, attirails et outils préférés des «sado-maso», ou «SM», ainsi que des albums de bandes dessinées des années 1960 de Wonder Woman. «Wonder Woman? Elle était toujours en train d'attacher quelqu'un ou de lui administrer la fessée!», justifie le commissaire.

C'est en 1997 que Daniel Gluck, le directeur exécutif du musée, dit avoir eu l'idée de fonder un musée du sexe après avoir vendu sa compagnie de logiciels et investi dans l'immobilier, en achetant le 233 Fifth Avenue (au coin de la 27^e Rue) avec une ancienne copine d'université, artiste et commissaire et compagne de l'écrivaine féministe Camille Paglia.

Lui-même détenteur d'un diplôme en beaux-arts et d'un autre en commerce, il désire fonder un musée du sexe inspiré des Européens, mais en plus sérieux. D'où un comité de conseillers composé de 14 historiens et historiennes, qui ont permis de fournir des informations pertinentes sur l'histoire des mouvements sociaux sexuels, ainsi que des documents d'archives rares comme des gravures, des lettres personnelles ou des mandats d'arrêt d'époque afin d'illustrer le passé grivois de la Grosse Pomme.

L'exposition prend fin avec *Safe*, ou «comment le sida a modifié les mœurs sexuelles d'antan». Avant de partir, le visiteur peut également s'arrêter devant un ordinateur où il peut visionner 1001 nuits, des histoires d'amour et de sexe narrées par d'autres, ou écrire la sienne, qui rejoindra alors les archives du musée.

piekarem@hotmail.com

JOURNÉES DE LA CULTURE - SAMEDI 28 SEPTEMBRE - PLACE DES ARTS - ENTRÉE LIBRE

VENEZ DANSER AVEC:

O Vertigo 12 h à 14 h
Tango Libre 14 h à 16 h
Qc Roc (hip hop) 16 h à 17 h 30

Info: (514) 287-1423

VOYAGE DANS
L'INFINIMENT GRAND ET
L'INFINIMENT PETIT...

«...entre le conte de fées
et le traité scientifique.»
The New York Times
«...pièce émouvante (...)»
à haute teneur poétique.»
Le Devoir

«...véritable feu roulant
d'images évocatrices
qui vous happent...»
«Un bonheur du début
à la fin.» *La Presse*

O VERTIGO

Festival
danse

luna

une chorégraphie de Ginette Laurin (O Vertigo)

9 - 12 OCTOBRE 2002 . 20h

MONUMENT-NATIONAL 1182, boul. Saint-Laurent
514.871.2224 514.790.1245 www.festivalnouvelledanse.ca

► RÉSERVEZ AVANT LE 29 SEPTEMBRE ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER:
un week-end pour 2 dans Charlevoix ou l'un des 5 forfaits-cadeaux «plaisirs des sens»
ainsi que 2 laissez-passer luna à offrir à des amis!

coproduction O Vertigo, luzerntanz am luzernertheater, FIDO

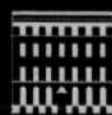
Québec
Canada
Montreal
QFTV
LE DEVOIR

02.03

LE STUDIO DE L'AGORA
de la danse

Les créations de :

ALEXANDER BAERVOETS - BELGIQUE
HÉLÈNE BLACKBURN
ESTELLE CLARETON
LUCIE GRÉGOIRE
LAURENCE LEMIEUX / DANSE-CITÉ
LOLA MACLAUGHLIN - VANCOUVER
JOCELYNE MONTPETIT
JEAN-PIERRE PERREAULT
DENIS PLASSARD - FRANCE
KARINE PONTIES - BELGIQUE
HAROLD RHÉAUME
IRÉNI STAMOU
MIN TANAKA - JAPON
FRANÇOIS VEYRUNES - FRANCE

Forfaits de 4 ou 8 billets disponibles
514.525.1500

L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER - METRO SHEBROOKE

LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE

Duras entre les lignes

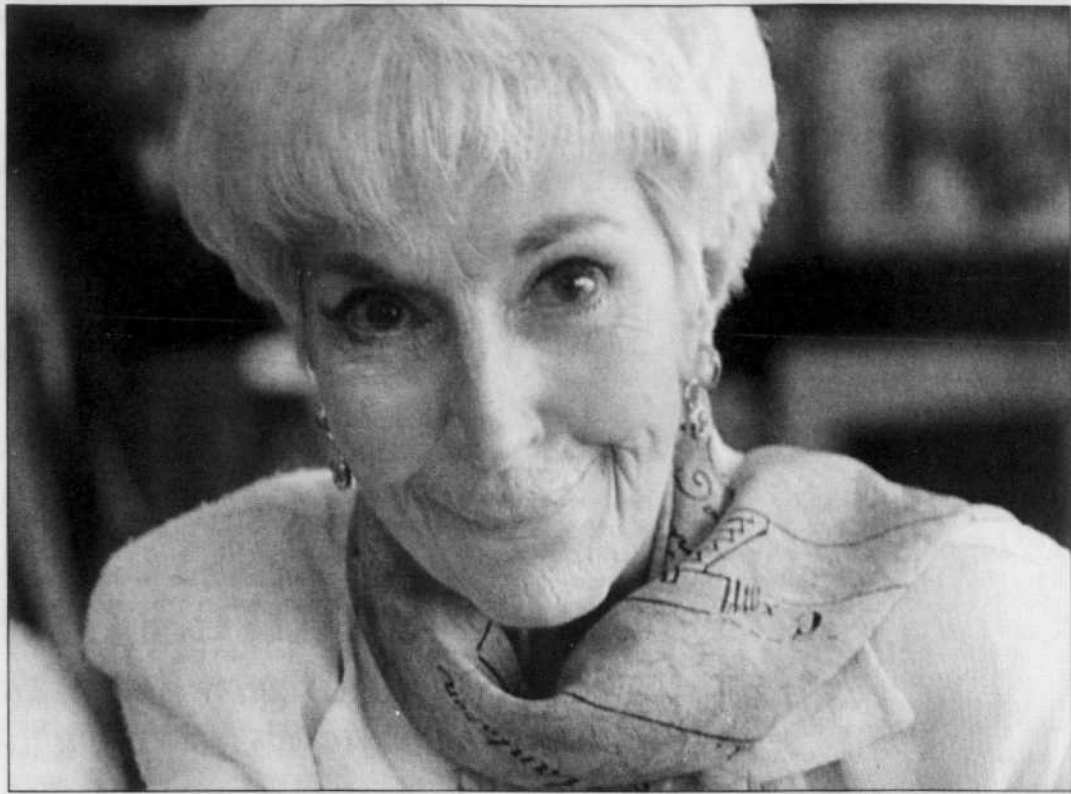
Janine Sutto joue Madeleine, une vieille comédienne à la mémoire lézardée, dans un Savannah Bay mis en scène par Patricia Nolin

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Ce sera une sorte de double première. Patricia Nolin signera sa première mise en scène au théâtre. Et Janine Sutto jouera Duras sur une scène pour la première fois elle aussi. «Je l'ai déjà jouée à la télé», s'empresse d'expliquer la doyenne des comédiens d'ici. «Il ne faut pas me demander de date précise: c'était une adaptation de Duras sur un texte d'Henry James, Les Papiers d'Aspen, je crois. Et, bien sûr, je l'ai jouée à la radio aussi: Un barrage contre le Pacifique et L'Amante anglaise. Mais je ne l'ai jamais jouée au théâtre. Et je ne sais pas au juste par quel concours de circonstances, c'est comme ça. Pourtant, j'aime beaucoup Duras...», conclut-elle en souriant presque timidement.

Couches de sens

De ce Savannah Bay qui prend l'affiche au Rideau Vert dans quelques jours, Janine Sutto tient d'abord à dire que c'est une pièce magnifique mais difficile. Mystérieuse même. «Nous sommes dans la dernière semaine de répétitions, mais nous décorquons le texte, Patricia, Monique [Spaziani], qui joue le rôle de la Jeune Femme) et moi, depuis février ou mars. C'est une idée de Patricia, c'est son projet à elle. Nous nous sommes beaucoup vus. Et nous avons passé beaucoup de temps ensemble à lire, à relire et à discuter. Patricia est une travailleuse acharnée et elle nous a constamment nourries de toutes ses lectures sur Duras... La pièce a été écrite pour Madeleine Renaud, vous le savez, et Duras assurait la mise en scène lors de la création. Elles ont même coupé des bouts de texte pendant les répétitions. Mais imaginez-vous donc que nous avons formé l'audacieux projet de



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR
«Quel beau texte! Tout en atmosphère! Riche de plusieurs couches de sens...», s'exclame Janine Sutto en parlant de Savannah Bay de Duras, qu'elle s'appête à jouer au Rideau Vert.

donner le texte intégral original, de ne rien couper... Parfois, je me dis qu'elles avaient peut-être raison!» [rires]

Ses yeux se font encore plus perçants, pointus. Elle reprend après m'avoir laissé le temps de terminer un gribouillis quelconque. «C'est un texte difficile à apprendre. Vous pouvez penser que c'est parce que je suis trop vieille, mais Duras emploie constamment le conditionnel: c'est toujours des "on pourrait penser que", "elle se serait"... Ses phrases

sont courtes, habitées par le silence, beaucoup de silences. Les points de repère sont peu nombreux, presque inexistant, comme chez Tchekhov parfois. Il y a aussi que Madeleine et la Jeune Femme sont des personnages difficiles à cerner, mal définis, flous. Mais quel beau texte! Tout en atmosphère! Riche de plusieurs couches de sens... Duras est une magnifique sorcière, une délinquante.»

Savannah Bay raconte l'histoire d'une rencontre, celle d'une vieille actrice à la mémoire lézardée, Ma-

deleine, visitée par une jeune femme dont on ne saura jamais le nom. Entre les lignes, entre les souvenirs qui remontent, les sentiments qui se manifestent au fil des mots et des images puis qui disparaissent, se dessine une intrigue. Floue. Il est question d'une jeune femme brusquement disparue; d'une pierre blanche au ras des vagues dans la baie de Savannah, quelque part dans l'ancienne Indochine française où elle rencontrait son amant. Peu à peu, on devine un suicide

survenu tout de suite après une naissance. Et on en vient à croire que Madeleine pourrait être (remarque le conditionnel) la grand-mère de la jeune femme. Et qu'elle serait (bis) donc ainsi, peut-être, la mère de la jeune suicidée...

«Rien n'est clairement posé, reprend Janine Sutto, mais tout est suggéré. Au bout du compte, le spectateur peut se construire sa propre histoire à partir de ce qu'il entend.»

Un rôle riche

Comme si Mme Sutto se sentait rassurée du simple fait de se laisser envahir par l'univers diaphane de Duras, elle se fera plus volubile, ne se gênant plus pour attraper au passage les souvenirs, les idées et les réflexions, illustrant tout cela d'exemples précis puis revenant au cœur de la boucle... avant de repartir dans une autre direction. Sa vivacité d'esprit surprend. Provoque presque. «Vous savez que Duras exige une comédienne de 80 ans pour le rôle de Madeleine et qu'elle parle aussi de "la splendeur de l'âge" à son sujet. Je veux bien, mais...» Rires. Plus contenus. Auraient pu suivre deux ou trois observations brèves, senties, sur la vieillesse. Et l'écoute...

«C'est un rôle extraordinairement riche pour une comédienne de mon âge. Madeleine a d'une certaine façon réussi à dépasser la vie quotidienne. Elle n'est pas sur la même longueur d'onde que la jeune femme qui vient la visiter, mais elle n'est pas désincarnée pour autant.

C'est un personnage tout en nuances et en subtilité qui a un honneur bien particulier. Elle avouera à sa petite fille que parfois, elle ne comprend rien à ce qu'elle dit et que, d'autres fois, elle comprend tout.»

Un silence. Un ange passe devant la fenêtre du salon surplombant la ville du haut du 17^e étage. Il y a déjà presque une heure que nous parlons. Un rayon de soleil coule, tout chaud, au milieu de la pièce. Attentive, Janine Sutto reprend. «Mais Savannah Bay, c'est aussi une pièce sur l'amour tout à fait déroutante. Ce n'est pas un texte réaliste, non. Tout y est en mots simples, donnant corps à des sentiments complexes... en plus d'être l'occasion d'une profonde réflexion sur le théâtre. Madeleine dira entre autres qu'au théâtre, tout communique. Pas seulement les comédiens et les spectateurs mais les auteurs et les textes entre eux. C'est intéressant, non?»

Comment les spectateurs du Rideau Vert recevront-ils cette pièce déroutante, habitée par le silence, alors qu'ils viennent tout juste d'être mis aux prises avec les silences de Samuel Beckett? Janine Sutto ne le sait pas. Ce qu'elle sait, c'est qu'au delà de ce qui peut déterminer la programmation d'une saison, elle souhaite entraîner des légions de spectateurs dans l'univers complexe de Marguerite Duras. Des jeunes, surtout. Et qu'ils se laissent séduire par le mystère. Une invitation intéressante, non?

Fantasmes au cachot

JACQUES LE FATALISTE

De Denis Diderot. Adaptation et mise en scène: Cristina Iovita. Décor: Anne-Marie Matteau. Éclairages: Anne-Catherine Simard Deraspe. Conception sonore: Stéphanie Capistran-Lalonde. Avec Marc Mauduit, Catherine Hamann, Nathalie Costa, Michel Lavoie et Danny Gagné. Une présentation du Théâtre de l'Utopie au Théâtre Prospero, jusqu'au 12 octobre.

SOPHIE POULIOT

Égalité des sexes, abolition des classes, corruption du clergé, libertinage et démocratie figurent parmi les sujets abordés par Jacques le fataliste, roman de Diderot adapté par Cristina Iovita. Le mot «adapté», en l'espèce, doit être entendu dans son sens le plus large: non seulement la metteuse en scène d'origine roumaine a renforcé la teneur sociale du texte, elle y a aussi incorporé, comme si le récit original ne contenait pas assez de digressions pour que sa mise en forme au théâtre soit ardue, des extraits de Sade, une farce lubrique anonyme, sans oublier de situer l'action dans un théâtre transformé en prison pour les besoins de la Terreur. Inévitablement, Arlequin et ses compères de la commedia dell'arte — car ceux-ci se sont appropriés les personnages de Diderot — joueront une farce dont la légèreté est bien relative. L'entreprise est ambitieuse.

Pourtant, le spectateur gagnera à se laisser charmer. Les premières minutes, avouons-le, pourront paraître longues. Les comédiens, encore un peu nerveux — mentionnons qu'ils se retrouvent au beau milieu du public, celui-ci étant placé de part et d'autre de la scène —, ne déploient qu'une partie de leur talent, les personnages courent dans tous les sens à grand renfort d'une gestuelle outrée et farfelue, les uns réclamant à grands cris une farce

grivoise, les autres se plaisant à se voir ainsi implorés. Soupir. Mais quelle idée de monter un tel texte!

Or, plus le spectacle avance, plus le propos se précise, s'organise, s'affûte. Le public est même invité à prendre part à l'action théâtrale, tantôt pour lancer des confettis ou mimer quelque bataille (resoupir), tantôt pour se prononcer sur la nécessité de la religion, la signification de la liberté, les distinctions entre hommes et femmes, etc. Voilà qui devient intéressant. Fort intéressant. D'ailleurs, la pire erreur qui puisse être commise par le spectateur serait de partir à l'entracte: le dernier acte est de loin le meilleur. Jacques y tente toujours d'achever le récit de son premier amour, mais ce qui l'interrompt à présent n'est ni l'urgence que ses cocellulaires ressentent de raconter leur propre fable, ni les amourettes grivoises qui se tissent entre eux, mais bel et bien le glas qui retentit. L'échafaud n'attend plus qu'eux et le valet doit se hâter s'il veut mener son histoire à terme. Il conclura, juste avant de franchir la porte de la prison, en invitant le public à changer la fin de l'histoire. Voilà, le mot est lancé: le peuple a le pouvoir de changer le cours de l'histoire.

Les influences présentes dans la pièce orchestrée par Cristina Iovita sont diverses (celle du théâtre absurde, notamment, est palpable), ce qui ajoute au baroque du texte lui-même. Pour suivre efficacement toutes ces directions, la distribution doit forcément être de haut calibre. Si celle-ci s'en tire en général très bien, quelques têtes se détachent particulièrement du cortège, notamment Catherine Hamann (soubrette), Nathalie Costa (marquise) et Marc Mauduit (Jacques). Il y a bien, au cours du spectacle, quelques épisodes un peu plus gauches, d'autres où la mimique et le geste prennent largement le pas sur le contenu, mais le travail d'Iovita vaut très certainement qu'on s'y intéresse.



Jacques le fataliste, de Diderot, mis en scène et adapté par Cristina Iovita. CARMEN JOLIN

DÈS MARDI

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

DU 1^{er} AU 26 OCTOBRE 2002
MARGUERITE DURAS
Savannah Bay
Mise en scène Patricia Nolin
Avec Janine Sutto et Monique Spaziani
Concepteurs: Claude Lermelin, Raymond Marius Boucher, François Barbeau, Stéphane Jolicoeur, Alain Jenkins.
Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30
Réservations (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
Abonnements disponibles: (514) 845-0267

Hydro Québec
La Presse
Alliance Artistique Média
SPEXEL

«Cristina Iovita a fait de ce conte philosophique [...] un spectacle vivant et très baroque qui met en valeur l'art du jeu.»
Marie Labrecque, Voir

«Un spectacle festif, généreux, énergique. [...] C'est plein d'intelligence, de vivacité et d'esprit. [...] Une distribution impeccable [...] une compagnie à découvrir.»
André Ducharme, Radio-Canada, Aux arts etc.

«[...] so bright, so smart and attractive [...] Iovita has a handle on the artful mystery that can make a musty old text like Diderot's come gloriously alive on today's stage.»
Matt Radz, The Gazette

LE THÉÂTRE DE L'UTOPIE ET LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTENT

Jacques le fataliste

d'après le roman de DENIS DIDEROT
Adaptation et mise en scène de CRISTINA IOVITA
assistée de Stéphanie CAPISTRAN-LALONDE
Avec Nathalie COSTA | Danny GAGNÉ | Catherine HAMANN
Michel LAVOIE | Marc MAUDUIT
Concepteurs Stéphanie CAPISTRAN-LALONDE
Anne-Catherine SIMARD DERASPE | Anne-Marie MATTEAU

DU 17 SEPTEMBRE AU 12 OCTOBRE 2002
AU THÉÂTRE PROSPERO 1371, rue Ontario Est
Billetterie (514) 526 6582 | Admission (514) 790 1245

THÉÂTRE L'UTOPIE le groupe de la veillée
www.theatre-utopie.com www.veillee.qc.ca

Procurez-vous la carte Passeport-Prospero!
(6 entrées au coût de 96\$)

MADemoiselle EILEEN Fontenot pour les dix sous de liberté

D'Erik Charpentier

MISE EN SCÈNE Jean-Frédéric Messier ASSISTÉ DE Jean Gaudreau

AVEC Macha Limonchik | Miro | Didier Lucien | Han Masson | Julien Poulin | Stéphane Demers | Luc Bonin

LES CONCEPTEURS Marie-Claude Pelletier | Sonoyo Nishikawa

du 17 septembre au 12 octobre 2002

UNE CRÉATION DU Théâtre d'Aujourd'hui

EN COLLABORATION AVEC

Hydro Québec

3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke) Montréal (514) 282-3900 www.theatredaujourd'hui.qc.ca



«[...] placés de part et d'autre de cet océan d'inventivité, il ne nous reste plus qu'à nous laisser éclabousser...» — JOURNAL DE MONTREAL

«... une expérience dépaysante, enveloppante...» — LA PRESSE

«Imagination séduisante, décor éclatant [...] bons acteurs, mise en scène allumée. Très agréable, intelligent.» — MONTREAL EXPRESS, SRC

DIRECTION René Richard Cyr, Jacques Vézina, Gilles Renaud LES ARTS du Mourier

Culture

THÉÂTRE

Comédie à l'ancienne

LA VIS COMICA

Textes de Plaute. Traduction et mise en scène: Jean-Pierre Ronfard. Interprètes: Jean-Jacqui Boutet, Jack Robitaille, Ginette Guay, Pierre-François Legendre, Eva Daigle, Vincent Champoux, Fabien Cloutier, Maryse Beauchamp et Réjean Vallée. Assistance à la mise en scène: Jean Bélanger. Éclairages: Denis Guérette. Décor et accessoires: Michel Gauthier. Musique et réalisation des instruments: Stéphane Caron. Maquillages: Florence Cornet. Costumes: Marie-France Larivière. Une production du Théâtre du Trident. Au Grand Théâtre de Québec, 262, boulevard René Lévesque Est, à Québec. Jusqu'au 12 octobre 2002.

DAVID CANTIN

Pour son quatrième passage au Trident, le metteur en scène

Jean-Pierre Ronfard retourne aux origines mêmes de la comédie avec *La Vis Comica* de l'auteur latin Plaute (255-184 avant Jésus-Christ). En fait, il agence en adaptant *Le Charançon* ainsi que le premier acte d'une autre pièce qui a pour titre *Le Soldat fanfaron*. On s'amuse donc beaucoup au cours de ce spectacle plutôt léger qui cherche surtout à établir un contact direct avec le public. De la blague au cabotinage, le fondateur du NTE vise juste et surprend encore une fois au Grand Théâtre de Québec.

La Vis Comica, ou plutôt la force comique. C'est un truc pas compliqué, une farce pour ainsi dire. L'histoire d'un amoureux qui doit acheter sa femme d'un maquereau, avec une joyeuse bande d'individus aux alentours. Un esclave pas commode s'en mêle également. Toutefois, la pièce commence par un prologue aussi utile que pédagogique. Un extrait est

joué en latin, puis *Le Charançon* commence. Il serait dommage de vendre la mèche puisque l'effet de surprise compte pour beaucoup dans de telles circonstances. D'une scène à l'autre, le mensonge finit par séduire. Dès le début, la salle réagit tout en comprenant que la participation de chacun demeure primordiale. On assiste donc à un curieux défilé: de jeunes amoureux à la vieille ivrogne, du parasite au banquier un peu louche. On apprend aussitôt à connaître ses personnages à travers toutes sortes de détours tordants. Derrière de telles mises en situation, il y a Ronfard qui guide ses comédiens à travers une aventure plutôt périlleuse. Par contre, le rire fonctionne. La foule s'esclaffe sans trop de retenue. Cette satire des mœurs ne semble pas avoir pris la moindre ride.

Evidemment, on imagine que le metteur en scène d'origine française s'amuse beaucoup chez Plaute. Il est capable de faire vivre ces textes grâce à des interprètes qui s'investissent sans trop d'hésitations. Jean-Jacqui Boutet montre le chemin à suivre dès le prologue. Jack Robitaille fait de même dans le rôle de Cappadox et Pierre-François gagne aussi en Phédrome. Plus vivante que jamais, Eva Daigle impressionne dans la peau de Planésie, ne manquant pas de mettre du piquant dans son interprétation. Le décor de Michel Gauthier, qui en est à sa troisième collaboration avec Ronfard, brille sans tomber dans l'artifice inutile.

Comme à son habitude, le metteur en scène montréalais dirige de façon magistrale. On découvre des interprètes capables de mesurer l'écart entre le comique et le rire facile. D'une durée de presque deux heures sans entracte, le spectacle s'allonge peut-être à l'occasion. Le «dessert», en fin de pièce, ne vient-il pas gâcher un repas des plus agréables? Un tel choix s'avère plutôt discutable. Par contre, les interventions de la directrice de théâtre poursuivent ce rapport crucial avec l'assistance. Derrière ses tournures bouffonnes, *La Vis Comica* par Ronfard offre du même coup une superbe leçon de théâtre.



Nadine Desrochers, conseillère en dramaturgie responsable des projets internationaux et des activités en langue anglaise au CEAD.

Des lectures profitables
Gagarin Way, de Gregory Burke, dans une traduction d'Yvan Bienvenue, en lecture publique à La Licorne

C'est grâce au programme de résidence de traduction du Centre d'essai des auteurs dramatiques qu'on pourra se faire une idée sur *Gagarin Way* de Gregory Burke, un texte qui enflamme les grandes capitales de la planète depuis sa création en août 2001. Petite histoire d'une initiative fort louable ouverte sur le monde.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

L'histoire commence il y a une vingtaine d'années. Au Centre des auteurs dramatiques (CEAD) qui commence à peine à ne plus se préoccuper d'assurer sa base, quel qu'un prend conscience qu'un des moyens les plus efficaces de faire connaître les auteurs québécois est de les traduire. Eureka!

«C'est bien de cette époque que date notre intérêt pour la traduction, note la présidente du CEAD, Lise

Vaillancourt. Dès le début des années 80, nous avons créé un poste à cet effet dans notre structure et conclu un premier accord déjà avec le Montréal Playwright Workshop. C'est grâce aux liens que nous avons tissés ensuite avec le Canada anglais puis dans toute l'anglophonie [Etats-Unis, Angleterre, Irlande, Ecosse] qu'on a pu voir l'œuvre de Walker ici [La Fin de la civilisation] puis se développer l'engouement actuel pour la jeune dramaturgie irlandaise. C'est ainsi que les textes de Tremblay d'abord puis de Michel-Marc Bouchard, Nor-

mand Chavrette, Larry Tremblay, Daniel Danis et tous les autres se sont mis à circuler un peu partout à travers le monde. Car bien sûr, l'anglais étant la deuxième langue un peu partout, les textes des auteurs d'ici voyagent beaucoup mieux — et surtout beaucoup plus! — dans leur livrée anglophone.

Des contacts de plus en plus nombreux

Le CEAD organise depuis quelques années deux résidences annuelles; une en traduction et l'autre en écriture. Jusqu'ici, après sept résidences, 34 auteurs canadiens et 17 auteurs étrangers ont pu participer à l'expérience qui peut parfois se révéler fort stimulante. Il arrive par exemple qu'un auteur traduise un texte écrit dans une langue qu'il ne connaît pas à partir du mot à mot d'une traduction littérale. Depuis les débuts de l'initiative, une bonne quinzaine de textes ont été lus ou produits ici et ailleurs au Canada, en Europe et au Mexique. La toute dernière résidence de traduction qui s'est tenue à Orford du 9 au 20 septembre ne fait pas exception à la règle: on y a traduit le *Jocelyne est en dépression* d'Olivier Choinière — qui lui a traduit *The Shape of a Girl* de Joan MacLeod — et Yvan Bienvenue a pu travailler au *Gagarin Way* de Gregory Burke, qu'on pourra entendre en lecture publique à La Licorne le 7 octobre.

Mais cela ne veut surtout pas dire que le CEAD offre des services de traduction. Comme l'explique Nadine Desrochers, conseillère en dramaturgie responsable des projets internationaux et des activités en langue anglaise au CEAD, «le but de ces résidences est d'abord de favoriser les rencontres et les échanges entre les auteurs et les textes et de fournir un accompagnement dramaturgique aux participants». Fait intéressant à souligner, depuis huit ou neuf ans les échanges et les partenariats internationaux du CEAD se sont considérablement élargis... vers d'autres langues. «Notre programme de résidence de traduction a démarré en septembre 1998. Maintenant nos échanges débordent largement l'anglophonie et s'étendent au Mexique, à l'Italie, à la Catalogne, à la Scandinavie et à l'Allemagne. Nous avons des projets fermes et de nouveaux partenariats que nous devons pouvoir confirmer dans quelques semaines.»

On peut se renseigner sur toutes les activités du CEAD en consultant son site Internet (http://www.cead.qc.ca/s_bienvenue.htm).



Une scène de *La Vis Comica* dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard.

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

LE NOUVEAU TRIOMPHE DE RENÉ RICHARD CYR ENFIN À MONTRÉAL

L'HOMME DE LA MANCHA

Rêver un impossible rêve... pour atteindre l'inaccessible étoile

UN GRAND ÉVÉNEMENT THÉÂTRAL... UNE PRODUCTION QUI FERA ÉPOQUE.

DES VOIX SUPERBES QUI DONNENT TOUTE LA FORCE À L'HISTOIRE... QUE DE TALENTS À LA PUISSANCE DIX.

BRILLANT RETOUR DE DON QUICHOTTE... UN ÉNORME DÉFI RELEVÉ AVEC PANACHE

UNE GRANDE ODE À LA VIE, À L'ESPOIR ET AU RÊVE...

BILLETTS EN VENTE DÈS MAINTENANT

DU 19 AU 23 FÉVRIER 2003 AU THÉÂTRE OLYMPIA

L'OLYMPIA

1004, STE-CATHERINE EST - (514) 286-7884

Rien à faire... En attendant Godot de Samuel Beckett

Mise en scène: LORENT WANSON

«Un spectacle touchant qui, longtemps, remue l'esprit et le corps des spectateurs.» Nord-Éclair, Belgique

Du 27 septembre au 19 octobre
Jeudis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h

Avec CYRIL BRIANT, CALO VALENTI, FRÉDÉRIC HÉRION, RENAUD RIGA, GRÉGORI PRAET

Concepteurs: Grégory Praet, Daniel Lesage, Guy Simard, Jean-Paul Dessy

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

4333, rue Sainte-Catherine Est
2^e Papineau ou Viau, autobus 34
Pje IX, autobus 139

LES JOURNÉES DE LA CULTURE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE

Le Shaga & YES, PEUT-ÊTRE

DU 17 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE 2002, À 20H

SAUF LES DIMANCHES, LUNDIS ET LE MARDI 24 SEPTEMBRE

THÉÂTRE LA CHAPELLE 3700 ST-DOMINIQUE MONTRÉAL

ÉQUIPE DE CRÉATION: Estelle Claretton, Marie-Josée Gauthier, Denis Lavalou et Nadia Bellefeuille, Joëlle Boucher, Jean-Pierre Côté, Marie-Louise Lablanc, Stéphane Merrigot

RESERVATIONS: 514.843.7738 • www.lachapelle.org

Culture

DANSE

Esprit de continuité

Fort du succès de sa première édition, en l'an 2000, la chorégraphe Jocelyne Montpetit revient à la charge avec l'événement «Présences du Japon» dans un second volet conçu et réalisé en collaboration avec l'Agora de la danse.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Grâce à sa connaissance du milieu de la danse japonaise, avec lequel elle a frayé pendant plusieurs années, et, surtout, grâce à sa compréhension intime de l'art révolutionnaire qu'est le butô, Jocelyne Montpetit souhaite propager l'esprit qui imprègne la culture japonaise et qui, selon elle, fait cruellement défaut à la nôtre: la continuité du tout est dans tout.

L'esprit de rupture qui plane sur la culture occidentale — rupture du corps et de l'esprit, du rationnel et de l'émotif, rupture avec le passé, les traditions, la mémoire —, Jocelyne Montpetit y a depuis longtemps renoncé. En 1980, aux prises avec une profonde remise en question, elle a fait la rencontre révélatrice et déterminante de Min Tanaka, danseur-chorégraphe japonais venu pour la première fois secouer le public montréalais avec son étrange et belle chorégraphie. «J'étais en crise quand j'ai rencontré Tanaka, raconte Montpetit. Le voir m'a apporté une réponse à ce que je cherchais. Il m'a mis en contact avec quelque chose de très profond au niveau de l'énergie, que je n'avais encore jamais expérimenté: l'essence crée le mouvement, et non l'inverse. Tout ça dans un espace-temps fusionnel, comme s'il n'y avait plus cette séparation dont on souffre beaucoup en Occident.»

Une approche holistique

Après «Présences du Japon I», en 2000, événement par lequel Jocelyne Montpetit rendait hommage à Tatsumi Hijikata, fondateur du butô, à travers la présentation d'archives inédites et une chorégraphie de Yukio Waguri, héritier direct d'Hijikata, la chorégraphe québécoise présente maintenant l'œuvre de celui qui a bouleversé sa vie. «La rencontre de Tanaka a marqué un change-

ment de cap pour moi. Ce fut une réponse assez importante, et grave, pour me faire changer radicalement de vie.» C'est en effet à la suite de sa rencontre avec Tanaka que la chorégraphe est allée vivre cinq ans au Japon, où elle a participé aux activités de sa compagnie avant d'intégrer les rangs de celle d'Hijikata.

Fils prodige du maître Hijikata, Min Tanaka est à la fois porteur de l'esprit du butô tout en étant farouchement indépendant. «Tanaka demeure un inclassable dans toute cette généalogie du butô, affirme Montpetit. Ce fut d'abord un danseur soliste qui a parcouru le monde. Impressionné par Hijikata, il a voulu garder ses distances pour ne pas s'y perdre. Il n'appelait pas sa danse «butô» quand je l'ai connu, et il faisait un travail différent des autres compagnies de butô. C'est quelqu'un qui suivait sa propre voie.» Né dans la foulée de la bombe nucléaire, le butô est un art complexe qui cristallise plusieurs conjonctures, aspirations et influences: la fascination pour l'expressionnisme allemand et pour les métamorphoses, le désir de revoir la culture japonaise en profondeur, de puiser dans ses traditions animistes pour alimenter son modernisme, la volonté de se démarquer d'une civilisation qui impose son joug dans l'après-guerre, celle de l'Occident.

Cette complexité est aussi à l'œuvre dans le travail chorégraphique de Tanaka, qui se nourrit de l'art du butô et inversement. Dans les années 70, avant de se rallier au maître Hijikata et de fonder Maikju, la compagnie dont la chorégraphe québécoise a fait partie, Tanaka crée le Laboratoire météorologique du corps. Cette première compagnie, qu'il installe sur une ferme, à la campagne, dans le nord du Japon, conjugue travail de la terre et entraînement

du corps et de l'esprit. «Le corps doit s'adapter aux changements climatiques comme à toutes les transformations qui s'opèrent en chacun. Tanaka initie les membres de sa compagnie à toutes les façons d'accéder à ces états intérieurs.» Son approche est holistique: tous les artistes et autres acteurs du corps, acuponcteurs, danseurs, médecins, chanteurs, artistes visuels participent à ces laboratoires. «C'était très révolutionnaire à l'époque», rappelle Montpetit.

Un même esprit de continuité entre l'avant et l'après, le dehors et le dedans, préside à la création d'*Infant Body Out Of Joint*, solo présenté à Montréal cette semaine. «En 1985, Tanaka a fait un solo dirigé par Hijikata. Et le solo qu'il présente à l'Agora en garde l'esprit, même s'il a évolué différemment», précise Jocelyne Montpetit. Il faut dire qu'une large part d'improvisation nourrit les œuvres de Min Tanaka, qui se soumet ainsi à une évolution et à une transformation constantes, selon un autre trait propre au butô.

Outre la performance solo de Min Tanaka, «Présences du Japon» propose une conférence de l'essayiste japonais Kuniichi Uno, également traducteur de Gilles Deleuze. M. Uno traitera des liens unissant les artistes Min Tanaka, Tatsumi Hijikata et Antonin Artaud. Enfin, le printemps verra éclore la dernière partie de «Présences du Japon» avec la présentation d'un duo de Jocelyne Montpetit et de la Japonaise septuagénaire Tomiko Takai, duo intitulé, d'après un poème de Kuniichi Uno, *Les cerisiers ont envahi les espaces comme incendie*. Autre regard sur un espace-temps radicalement différent du nôtre.

INFANT BODY OUT OF JOINT

De Min Tanaka
du 3 au 5 octobre
Comprend aussi *Autour de Min Tanaka, Tatsumi Hijikata et Antonin Artaud*, de Kuniichi Uno,
le 5 octobre à 17h
À l'Agora de la danse



ARCHIVES LE DEVOIR

Fils prodige du maître Hijikata, Min Tanaka est à la fois porteur de l'esprit du butô tout en étant farouchement indépendant.

À VALCOURT

les journées de la culture
6^e ÉDITION

LE DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

13 heures
Récital de Michel G. Côté en quartette, création originale14 heures
Rencontre avec les artistes, allocutions des commissaires et invités, lancement du livre

DEDALES. PARCOURS DE L'ŒUVRE DE ROLAND POULIN

Textes de Olivier Asselin

et du disque compact

POUR SALUER LA DÉMESURE. HOMMAGE À VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Idée originale: Michel Garneau
Textes Michel Garneau et Victor-Lévy Beaulieu
Musique de Michel G. Côtéproduits par la Fondation J. Armand Bombardier
et la maison d'édition Les 400 coups15 heures
Performance de Michel Garneau et de Michel G. Côté16 heures
Vernissage des expositions

Prix Athanase-David 2001
VICTOR-LÉVY
BEAULIEU
PRIX PAUL-ÉMILE-BORCŪAS 2001
ROLAND
POULIN

POUR SALUER LA DÉMESURE
HOMMAGE À VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Commissaire invité: Michel Garneau
Conception visuelle: France Leduc
Conception musicale: Michel G. Côté

DÉDALES. LES RELIEFS DE ROLAND POULIN
Commissaire invité: Olivier Asselin

Les expositions sont présentées jusqu'au 9 février 2003

Centre culturel Yvonne L. Bombardier

1002, avenue J.-A. Bombardier, Valcourt (450) 532-3033 ccyfb@fjab.qc.ca
Du mardi au dimanche de 10 h à midi et de 13 h à 17 h, mercredi, vendredi de 18 h à 21 h

Écrire

le théâtre avec les dramaturges

François Archambault | Evelyne de la Chenelière

Entendre

un laboratoire de la pièce

Le Bruit des camions dans la nuit

avec le metteur en scène Michel Bérubé
et les comédiens Isabelle Roy | Patrick Hivon | Olivier Morin

Voir

l'envers du décor

en visitant les lieux avec des guides-animateurs.

Voici les Journées de la culture
au Théâtre d'Aujourd'hui

PRÉSENTÉES EN COLLABORATION AVEC



Les 28 et 29 septembre 2002

Entrée gratuite. Réservation obligatoire (514) 282-3900
3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke) Montréal
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

DIRECTION René Richard Cyr, Jacques Vézina, Gilles Renaud

Le Studio de l'Agora de la danse présente

PRÉSENCES DU JAPON 2002

Un événement conçu et réalisé par Jocelyne Montpetit

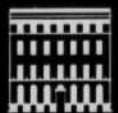
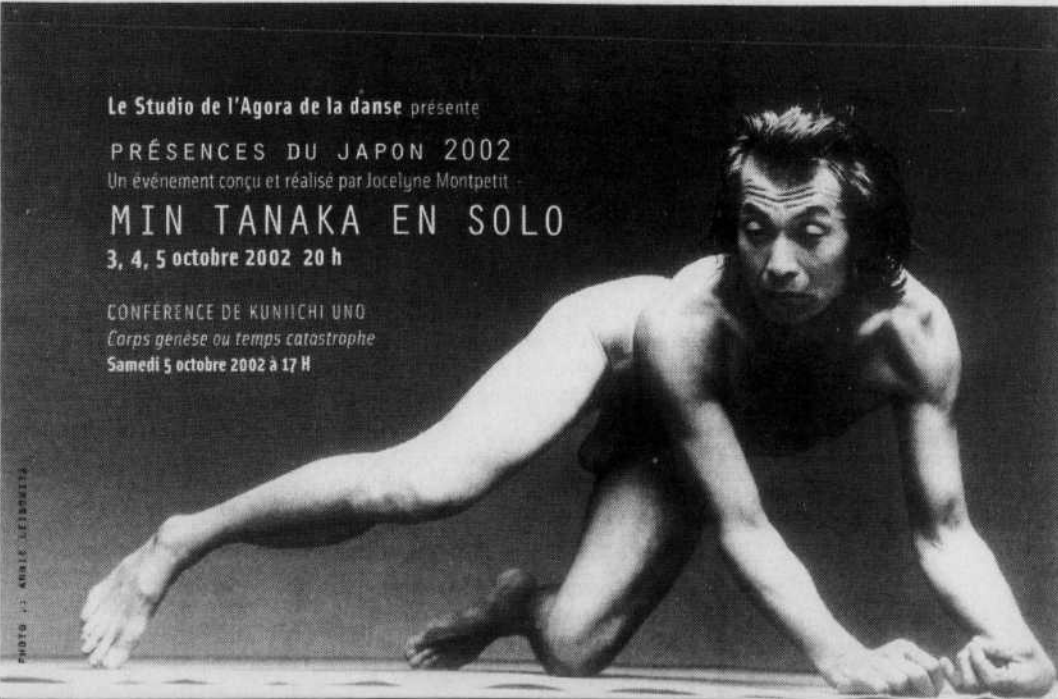
MIN TANAKA EN SOLO

3, 4, 5 octobre 2002 20 h

CONFÉRENCE DE KUNIICHI UNO

Corps genèse ou temps catastrophe

Samedi 5 octobre 2002 à 17 h



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514-525-1500

Réseau Admission 514-790-1245

LE DEVOIR

LE FAIRE ET L'APPRENDRE !

PORTES OUVERTES

à l'École nationale de théâtre et à son théâtre le Monument-National

Découvrez tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les disciplines théâtrales enseignées à l'École nationale de théâtre et explorez l'arrière-scène du Monument-National.

Soyez de la fête - Venez en grand nombre - C'est gratuit !
(un événement dans le cadre des Journées de la culture)

École nationale de théâtre du Canada

5030, rue Saint-Denis
(Métro Laurier)
Rens.: 514-842-7954

les journées de la culture



MONUMENT-NATIONAL

RENSEIGNEMENTS : 871-2224
1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL,
MÉTRO SAINT-LAURENT

SAMEDI 28 SEPTEMBRE de 11h à 17h



www.ent-nts.qc.ca

Culture

CINÉMA



SOURCE UNITED ARTIST

Igby Goes Down peint la haute société new-yorkaise contemporaine à travers le regard froideur d'Igby, un garçon de 17 ans qui hait sa mère.

Un tableau sardonique

IGBY GOES DOWN
Écrit et réalisé par Burr Steers.
Avec Kieran Culkin, Claire Danes, Jeff Goldblum, Jared Harris, Amanda Peet, Ryan Phillippe, Bill Pullman, Susan Sarandon. Image: Wedigo von Schultendorff. Montage: William Anderson. Musique: Uwe Fahrenkrog-Petersen. États-Unis, 2002, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Igby Goes Down fut à mon avis l'un des meilleurs films présentés en compétition officielle du dernier Festival des films du monde. Qu'il ait été ignoré par le jury, de tendance vieille Europe par tradition, ne fait que renforcer mon sentiment face à cette comédie tonique et à plusieurs égards raffinée, premier long mé-

trage de l'Américain Burr Steers, qui s'inscrit dans la lignée de *Tadpole*, passé en coup de vent sur nos écrans cet été. Le cinéaste, qui s'est fait connaître comme metteur en scène de théâtre et comédien au cinéma (*Pulp Fiction*, *The Last Days of Disco*), peint avec *Igby Goes Down* un tableau sardonique de la haute société new-yorkaise contemporaine, qu'il observe à travers le regard froideur d'Igby (Kieran Culkin), un garçon de 17 ans qui hait sa mère (Susan Sarandon, délicateuse en vipère) depuis qu'elle a abandonné son père schizophrène dans un institut psychiatrique. Entre son frère républicain qu'il déteste copieusement (Ryan Phillippe) et son parrain millionnaire qui cherche à amortir sa chute (Jeff Goldblum), entre la maîtresse de ce dernier qui l'invite dans son lit (Amanda Peet) et la ser-

veuse qu'il aime (Claire Danes) mais qui lui préfère son frère, Igby s'interroge, se dérobe et se prend les pattes dans les filets de son innocence et de son orgueil. En surface, *Igby Goes Down* parle du passage d'un adolescent à l'âge adulte. Sous cette surface, Burr Steers nous raconte l'odyssée d'un garçon qui exprime sa peur de la maladie mentale en adoptant dans son comportement ses symptômes les plus romanesques, tels que la colère, l'impertinence, la spontanéité, la fuite, etc. Le cinéaste relie ces deux niveaux par des personnages colorés quoique réalistes, et en faisant observer le décalage entre leur discours et leurs gestes. La galerie est certes plus large que profonde, et dans le but évident de séduire, Steer sacrifie parfois la rigueur à la pétillance. Ainsi, le montage gère plutôt mal la notion du temps, avec ses ellipses, et l'espace apparaît, dans certaines scènes d'intérieur, trop théâtral. Cela dit, le jeu naturel de Culkin — qui a opté pour un parcours professionnel plus difficile que son frère Macauley, mais à long terme plus sûr — et l'esprit de l'ensemble, dégagé des contingences propres au cinéma indépendant américain, font de ce *Igby Goes Down* une œuvre modestement originale, grave dans son propos mais souvent très drôle dans ses observations et ses dialogues. Bref, une petite découverte à faire.

SWEET HOME ALABAMA
Réalisation: Andy Tennant.
Scénario: C. Jay Cox. Avec Reese Witherspoon, Josh Lucas, Patrick Dempsey, Candice Bergen. Image: Andrew Dunn. Montage: Troy Takaki, Tracey Wadmore-Smith. Musique: George Fenton. États-Unis, 2002.

ANDRÉ LAVOIE

Plusieurs ont craqué devant le charme de Reese Witherspoon, elle qui se tirait parfaitement d'affaire dans des films aussi maîtrisés que *Pleasantville* et *Election*. Depuis lors, son joli visage fut associé à des productions plus commerciales qui resteront à peine gravées dans les mémoires d'adolescents: *Cruel Intentions* et *Legally Blonde*, dont on nous menace d'une suite. *Sweet Home Alabama* d'Andy Tennant (*Ever After*, *Anna And The King*) prouve que l'actrice s'est résolument engagée sur la voie confortable de la facilité.

Faut-il effacer son passé pour obtenir le succès à tout prix? C'est ce que croit Melanie (Reese Witherspoon), figure montante de la mode new-yorkaise courtisée par Andrew (Patrick Dempsey), jeune homme plein d'avenir (politique). Sa flamboyante demande en mariage charme momentanément Melanie et plonge dans le désespoir Kate (Candice Bergen), sa future belle-mère également maire de New York. Pour ne pas que son rêve se transforme en cauchemar, la voilà de retour en Alabama pour forcer Jake (Josh Lucas), son légitime époux qu'elle n'a pas vu depuis sept ans, à signer les papiers officialisant leur divorce.

Ce qui s'annonçait comme une courte escapade se transforme en voyage dans le temps, voyage parsemé d'agréables surprises et de mauvais souvenirs, d'autant plus que Jake résiste à l'idée de consentir à la demande pressante de Melanie. La citadine sophistiquée replonge dans un univers où la mode se résume aux chemises à carreaux et aux chapeaux de cow-boys; elle ne mettra pas beaucoup de temps à s'y faire. Mais elle aura plus de mal à camoufler ses origines modestes à son futur mari et à éloigner les sentiments qu'elle éprouve pour celui qui est encore le sien, du moins officiellement.

Les principes mêmes de la comédie romantique reposent sur cette mixture pas toujours bien dosée de rébellion (soyez prêt à tout pour conquérir l'âme sœur) et de conservatisme (comme les

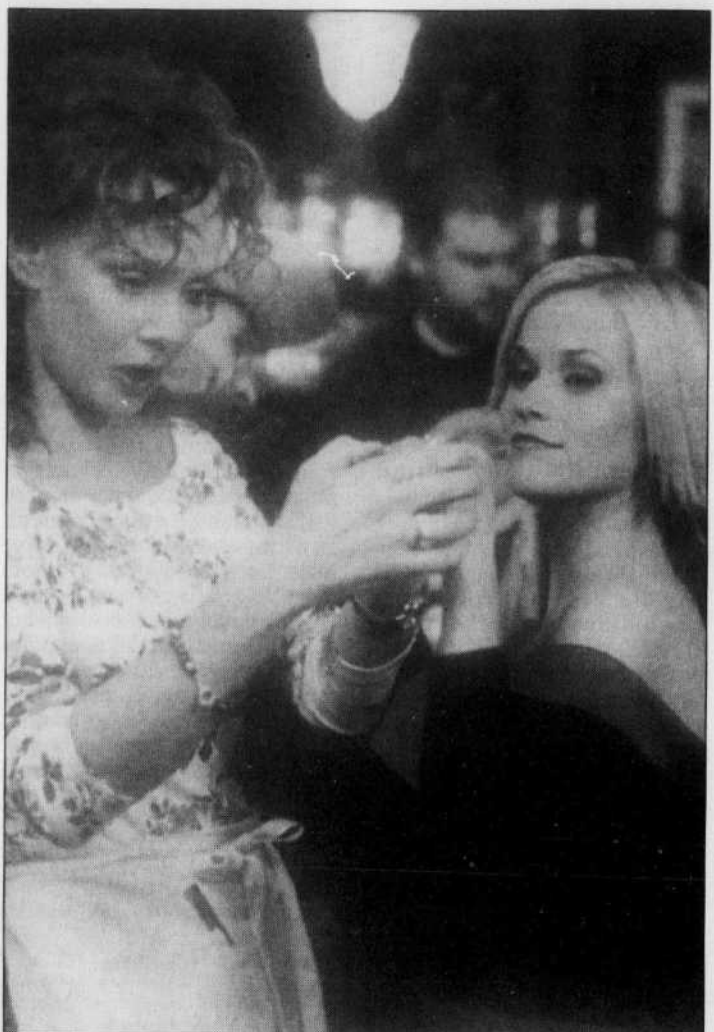
Retour à la maison

défilés de mode, ça se termine toujours par une robe blanche et des sourires forcés). A ce chapitre, *Sweet Home Alabama* apparaît aussi poétique qu'une chanson country, aussi structuré qu'une danse de ligne. Les tiraillements de Melanie entre Andrew, l'incarnation de la bonne société new-yorkaise tendance démocrate, et Jake, le bon gars du Sud ayant surmonté ses problèmes d'alcool pour s'accomplir en affaires (comme George W. Bush...), vont bien au-delà de ses tremblements de cœur. Une fois de plus, le cinéma hollywoodien se fait le chantre des valeurs rurales, en opposition au clinquant des grandes villes de l'Est, repères de tous les crimes, dont celui de la superficialité.

Si l'on s'attarde sur cette morale à la saveur de propagande, c'est sans doute qu'elle apparaît de manière trop visible dans un film qui ne réussit jamais à camoufler habilement ses réelles intentions. En jouant fortement sur les opposi-

tions Nord-Sud, républicain-démocrate, la charge s'annule pour n'en dévoiler que sa triste futilité. De plus, le suspense autour du choix final de Melanie n'a rien de très mystérieux, inscrit tout autant dans le ciel que dans ses rêves; *Sweet Home Alabama* conserve ainsi, d'un bout à l'autre, ses allures de carte postale magnifiant la vie au grand air.

La drôlerie de Reese Witherspoon opère à l'occasion, même si l'on peut regretter les choix moins audacieux qu'elle adopte depuis que le succès semble au rendez-vous. Il fait également bon de revoir Candice Bergen dans la peau d'une démocrate opportuniste et manipulatrice (*Happy couples don't sell*), déclare-t-elle à son fils pour qu'il renonce à ce mariage). Mais la meilleure distribution (qui comprend aussi Fred Ward et Mary Kay Place en bons parents du Sud très très profond) ne pourra jamais diluer toute la guimauve réactionnaire sur laquelle repose *Sweet Home Alabama*.



PETER IOUINO

La drôlerie de Reese Witherspoon opère à l'occasion, même si l'on peut regretter les choix moins audacieux qu'elle adopte depuis que le succès semble au rendez-vous.

«Un des meilleurs films de cette, ou de n'importe quelle autre année.»
John Helyar, BOSTON HERALD

«Fera pour le développement photo ce que 'Psychose' a fait pour les douces.»
Bruce Handy, VANITY FAIR

«Vraiment, profondément angoissant.»
Peter Travers, ROLLING STONE

ROBIN WILLIAMS

Photo obsession

www.foxsearchlight.com

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18
MÉGA-PLEX* GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉMA LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE	MÉGA-PLEX* GUZZO TERREBONNE 14	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
À L'AFFICHE!	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CARREFOUR DU NORD ST-JEROME	CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉMA AMC LE FORUM 22	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)
SON DIGITAL	MÉGA-PLEX* GUZZO SPHERETECH 14	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL

Voyez le réalisateur Mark Romanek parler du tournage de «Photo obsession» à www.foxsearchlight.com

énergie 104.1

Baliverna Films présente Emmanuel Auger dans

HISTOIRE DE PEN

un film de Michel Je té

Du réalisateur de "HOCHELAGA"

avec Karine Lemioux, Paul Dion, Dominic Laroche, David Boutin, Sylvain Beauchamp, Louis-David Loraube, Jean-Sébastien Poirier, Ghislain Massicotte, Gabriel Bélanger et Bruno Clavet

VISITEZ NOTRE SITE INTERNET: www.christal.film.com/histoiredepenn

Visitez également notre site internet: www.christal.film.com L'EXPERIENCE: à l'affiche dès le 18 octobre

FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL	FAMOUS PLAYERS PARISIEN	CINÉMA Brossard	FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT	FAMOUS PLAYERS VERSAILLES
FAMOUS PLAYERS PONT-CLAIRE	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CARR. ANGRIGNON	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18	MÉGA-PLEX* GUZZO JACQUES CARTIER 14
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE
MÉGA-PLEX* GUZZO TERREBONNE 14	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 9	LACHENAIE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON
CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE	LES CINÉMAS GUZZO ST-HYACINTHE	ST-JEAN	TROIS-RIVIÈRES O.	ST-JEROME
CINÉMA BROSSARD SHAWINGAN	FAMOUS PLAYERS STARCITE HULL	GATINEAU	CINÉMA O. ROCK FOREST	MÉGA-PLEX* GUZZO SHERBROOKE
CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	CINÉMA DE CAP	GRANBY	JOLIETTE	MAOOG
CINÉMA ELGAR/BOTTEL-TRACY	CINÉ ENTREPRISE ST-BASILE	VALLEYFIELD	AYLMER	STE-ADELE

SON DIGITAL

À L'AFFICHE!

version originale française avec sous-titres anglais

«À L'UNANIMITÉ LE MEILLEUR FILM DE GÉRARD JUGNOT»

Monsieur Batignole

de GÉRARD JUGNOT

www.mrbatignole.com

À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
STE-ADELE	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA 9 GATINEAU

CATHERINE FANNY ISABELLE EMAMANELLE VIRGINIE DANIELLE LUDOVINE FRIANNE

DENEUVE ARDANT HUPPERT BEART LEDOYEN DARRIEUX SAGNIER RICHARD

8 femmes

de FRANÇOIS OZON

★★★★★

«Un vrai festin cinématographique auquel il faudrait accorder 8 étoiles!»

Regis Tremblay, Le Soleil

★★★★★

«Un véritable fantôme que l'on déguste à grandes lampées: un délice!»

Christian Côté, Le Droit

www.8femmes-lefilm.com

FORNÉ LA PRÉE DE ROBERT THOMAS

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉMA Brossard	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
ST-EUSTACHE	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	GATINEAU	STE-ADELE	PLAZA DELSON
SON DIGITAL	À L'AFFICHE!	LE FORUM 22	EX-CENTRIS	version originale française avec sous-titres anglais

CONSEIL DU PATRIMOINE DE MONTRÉAL APPEL DE CANDIDATURES

Dans le cadre de l'article 83.12 de la charte de la Ville de Montréal, celle-ci suscite des candidatures aux fins de la nomination d'une présidente ou d'un président du Conseil du patrimoine de Montréal.

Le conseil est appelé à exercer les fonctions suivantes :

- il conseille et donne son avis au conseil de la ville, au comité exécutif et aux conseils d'arrondissement, à la demande de ces derniers, sur les services et les politiques municipales à mettre en œuvre afin de favoriser la protection et la mise en valeur du patrimoine;
- il fournit, de sa propre initiative ou à la demande du conseil de la ville, du comité exécutif, d'un conseil d'arrondissement ou des services municipaux, des avis sur toute question relative à la protection et la mise en valeur du patrimoine;
- conformément aux règles proposées par l'Office de consultation publique de Montréal, il peut solliciter des opinions, recevoir et entendre les représentations de toute personne ou groupe sur les questions relatives à la protection et la mise en valeur du patrimoine;
- il recommande au conseil de la ville, au comité exécutif et aux conseils d'arrondissement que des études et des recherches relatives à la protection et à la mise en valeur du patrimoine soient effectuées;
- il contribue à l'élaboration et à la mise en œuvre de la politique du patrimoine de la ville;

• il s'intéresse à l'initiation et à la sensibilisation au patrimoine en favorisant l'organisation d'activités et l'élaboration d'outils pédagogiques.

La personne choisie pour remplir ces fonctions doit posséder une excellente connaissance du milieu montréalais, de ses intervenants, des enjeux relatifs à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine et des outils d'encadrement législatifs s'y rattachant. Les habiletés en matière de médiation, de concertation et de communications orales et écrites en français et en anglais, alliées à un fort leadership et à une vision éclairée et novatrice de la prise en compte du patrimoine constituent les principales qualités que recherche la Ville. Le mandat, d'une durée de 3 ans, est renouvelable une seule fois de façon consécutive. Ce poste, rémunéré, exigera une présence à temps partiel.

Renseignements : www.ville.montreal.qc.ca/culture

Toute personne intéressée à répondre à cet appel devra faire parvenir sa candidature, avant le 16 octobre 2002, au Service du développement culturel à l'attention de madame Rachel Laperrière, à l'adresse suivante :

Madame Rachel Laperrière
Directrice générale adjointe
Service du développement culturel
Ville de Montréal
5650, rue d'Iberville, 5^e étage
Montréal (Québec) H2G 3E4

Ville de Montréal

Culture

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

La guerre du logement

CINÉMA

SQUAT!

Réalisation et image: Ève Lamont. Montage: Louise Dugal. Musique: Guy Leblanc. Québec, 2002, 82 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

L'ironie parfois douteuse de l'actualité a voulu que quelques heures à peine après le visionnement de *SQUAT!*, d'Ève Lamont, on apprenait que les autorités municipales de Toronto, de concert avec le géant Home Depot, rasaient un «bidonville», un terrain occupé par des sans-abri depuis trois ans. D'ici peu, sur les ruines de ces habitations de fortune, on verra sans doute une gigantesque et hideuse quincaillerie; à Noël, les clients seront invités à se montrer généreux pour les plus miséreux...

Les mines déconfites de ceux que l'on privait si sauvagement d'un toit ressemblaient beaucoup à celles vues dans le documentaire d'Ève Lamont. La cinéaste a obtenu l'unique privilège de suivre de l'intérieur l'aventure périlleuse et rocambolesque de sans-abri montréalais

qui ont occupé le Centre Préfontaine, avec la bénédiction de l'ancien maire Pierre Bourque, un édifice abandonné devenu le symbole de la lutte pour le droit au logement.

Après leur coup d'éclat en août 2001 rue Overdale et leur déménagement spectaculaire, hautement médiatisé, rue Rachel, Ève Lamont s'est vite intégrée à ces squatters bigarrés, prêts à changer le monde mais pas toujours à l'unisson sur les moyens d'y parvenir. C'est d'ailleurs une des premières choses qui frappent dans ce formidable portrait social, plus près du cinéma guérilla que du cinéma direct, la cinéaste soutenant totalement la lutte de ses personnages, même si elle révèle aussi leurs failles, leurs contradictions.

SQUAT! plonge au cœur même de ce projet aussi utopique (ah! le grand rêve de l'autogestion des années 70) que voué à l'échec dès sa mise en place (le cadeau de Bourque n'était qu'une pomme empoisonnée pour éviter le dérapage de sa campagne électorale). Assemblées générales houleuses où l'on tente d'appliquer un «code de

vie» quand certains sont «gelés ben dur» du matin au soir; désir manifeste de faire les choses autrement en proclamant qu'*«il n'y a pas de leader ici»*; les situations potentiellement explosives mais aussi les gestes spontanés de solidarité viennent colorer leur quotidien jamais banal.

Il apparaît inévitable de voir leurs illusions et leurs principes se fracasser sur le mur du réel, où les discussions autour de la vaisselle et du ménage prennent une ampleur que même le moins idéaliste des militants n'osait soupçonner. La caméra d'Ève Lamont scrute ces moments de tension mais les transpose dans ce contexte beaucoup plus large, voire totalement surréaliste: les médias omniprésents, les policiers et les pompiers qui défilent à tour de rôle pour inspecter les lieux, la pression du voisinage et de l'opinion publique sur le bien-fondé de cette entreprise, etc.

Ce documentaire passionnant, qui nous tient en haleine même si tous connaissent l'issue finale, révèle surtout le drame humain qui se cache derrière ces soi-disant uto-

pistes, de la mère de famille monoparentale au «fugueur professionnel» en passant par de simples travailleurs dont le revenu ne leur permet pas de loger décemment leur famille. Le visage multiforme et douloureux de la pauvreté, transformé par la nouvelle donne de la réalité montréalaise où se loger relève de la course à obstacles, c'est ce qu'Ève Lamont tente d'illustrer dans le récit de cette guerre rangée. Celle-ci oppose une autorité d'abord généreuse et ensuite plus tatillonne et des marginaux qui en ont ras le bol de dormir à la belle étoile ou d'être soumis à la tyrannie de propriétaires peu scrupuleux.

SQUAT! dénonce aussi, de manière subtile et intelligente, la couverture biaisée de certains médias, tout particulièrement le réseau TQS, dont la mauvaise foi dépasse l'entendement. Parti pris pour parti pris, ceux d'Ève Lamont ont au moins le mérite de donner la parole à ceux qui ne figurent jamais sur la liste d'invités des célèbres soupers de Jean Lapierre. Une bouffée d'air frais qui annonce peut-être un (réel) vent de changement.

Plus bête qu'immoral

LA BÊTE

Écrit, réalisé et monté par Walerian Borowczyk. Avec Sirpa Lane, Lisbeth Hummel, Elizabeth Kaza, Pierre Benedetti, Guy Tréjan. Image: Bernard Daillencourt, Marcel Grignon. France, 1975, 94 minutes.

MARTIN BILODEAU

À l'origine, *La Bête* était un court métrage de 20 minutes devant faire partie du film à sketches *Contes immoraux* réalisé par le Français d'origine polonaise Walerian Borowczyk (*Intérieur d'un couvent, Emmanuelle I*). Supposément jugé trop explicite, le court métrage fut écarté de la série, puis servit de pièce de résistance à *La Bête*, un long métrage sorti en 1975 (pour aussitôt disparaître), construit autour de son segment initial: alertée par des bruits étranges, une jeune et belle comtesse s'engouffre dans le bois de son château et tombe dans les pattes d'une effrayante bête, disons bien nantie, qui lui fait goûter, disons, son élixir.

Deux siècles plus tard, les L'Espérance accueillent au château une jeune Anglaise, Lucy (Lisbeth Hummel), dans le but de l'unir à Mathurin (Pierre Benedetti), le fils hirsute et taciturne, dernier héritier du nom. Tandis que le père de Mathurin et son oncle se disputent le contrôle des apparences et tentent de rejoindre à Rome le cardinal censé unir Mathurin et Lucy, cette dernière capte à travers des rêves érotiques l'écho du secret de la famille.

S'il se réclame d'un croisement entre E. M. Forster et Luis Buñuel, le conte érotico-comique de Walerian Borowczyk se révèle, hélas, plus proche des niaiseries de Just Jacquin et Da-



ARCHIVES LE DEVOIR
Le conte érotico-comique de Walerian Borowczyk se révèle proche des niaiseries de Jacquin et Hamilton.

vid Hamilton, qui à l'époque inondaient le lucratif marché des «films cochons». Le distributeur a beau défendre le film en parlant de «succès de scandale» et honnir les censeurs de l'époque qui ont forcé *La Bête* à passer les 25 années suivantes dans les coffres, le film apparaît aujourd'hui comme une antiquité polissonne parfaitement insignifiante. Il est par ailleurs bien difficile d'accréditer la thèse de la censure quand on sait que *Calligula* et *Emmanuelle*, des films plus explicites, ont fait leur chemin sans problème.

À la liste de tous les irritants (scénario ridicule, mise en scène ampoulée et faussement moderne, jeu insipide), s'ajoute la trame sonore, chargée de pièces pour clavecin de Domenico Scarlatti, jouées à plein volume dans un enregistrement monophonique. Sans vouloir céder à la paranoïa qu'inspire le film, tout ce raffut a failli me convaincre que Borowczyk voulait ma peau.

On connaît déjà la chanson

I AM TRYING TO BREAK YOUR HEART

Réalisation et image: Sam Jones. Avec Jeff Tweedy, John Stirratt, Leroy Bach, Glenn Kotche, Jay Bennett. Montage: Erin Nordstrom. Musique: Wilco. États-Unis, 2002, 92 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Même le plus obscur groupe de garage possède une effroyable histoire d'amitié brisée, de trahison artistique ou de confrontation d'ego. Leurs misères s'étalent parfois à la une des journaux, le plus souvent leurs bagarres se déroulent dans l'indifférence générale, sinon sous l'œil attentif d'une poignée d'initiés.

Sans le photographe et maintenant documentariste Sam Jones, ni vous ni moi n'aurions sans doute jamais entendu parler des vicissitudes du groupe Wilco qui composent la trame de *I Am Trying To Break Your Heart*. Et parions que personne ne s'en serait porté plus mal... Car si les critiques de la scène musicale et les admirateurs inconditionnels ont craqué pour leur dernier album, *Yankee Hotel Foxtrot*, les néo-

phytes resteront perplexes devant cet étalage d'angoisses, de luttes fratricides et de batailles avec les grands argentiers de l'industrie musicale.

Baignant dans un magnifique noir et blanc qui rehausse les charmes plutôt discrets de Chicago, lieu d'émergence et port d'attache du groupe, *I Am Trying...* débute comme tout bon documentaire musical. Le cinéaste cherche discrètement une vérité créatrice dans la cacophonie des répétitions et des discussions parfois enflammées. Ceci nous permet d'ailleurs de mieux situer Wilco sur la planète musicale, qui ne donne ni dans la chanson pop bubble gum ni dans le rock gérontologique. Pour le claviériste Jay Bennett, ça se résumerait à «something kind of weird and fucked up»...

Bennett sera d'ailleurs très vite l'équivalent masculin de Yoko Ono, celui par qui le trouble et les différends s'installent. Jeff Tweedy, le leader du groupe, supporte très mal cette opposition artistique — Jones le filme jusque dans les toilettes alors qu'il vomit après une dispute avec Bennett — et décide d'éjecter le musicien rebelle, une situation que ce dernier anticipait depuis longtemps.

Cette fausse note ne sera d'ailleurs pas la seule puisque Wilco se retrouve tout à coup orphelin, sans compagnie de disques pour soutenir le lancement et la distribution de *Yankee Hotel Foxtrot* après le désistement de Warner/Reprise. Situation quelque peu absurde qui nourrit la réputation d'intégrité du groupe. Les raisons invoquées pour ce bris de contrat se résument au peu de potentiel radiophonique, et donc commercial, du disque. Jeff Tweedy et sa bande se voient forcés de prendre le bâton du pèlerin pour convaincre d'autres compagnies. L'ironie voudra qu'une autre filiale de Warner, Nonesuch, s'intéresse au dernier opus de Wilco... en payant trois fois plus que la mise de départ.

I Am Trying... n'a rien d'une mosaïque de maladresses mais se présente trop souvent comme une tapisserie aux motifs conventionnels, à l'œuvre d'un groupe compatissant aux misères de ses idoles. Des musiciens passionnés argumentant derrière une table

de mixage, des artistes refusant les compromis, des promoteurs qui n'apprécient que la chanson des profits, des images d'hôtels anonymes, de loges délabrées et de foules en délire, tout cela fait partie des évangiles du rock'n'roll mais la grand-messe à laquelle Sam Jones nous convie entonne trop souvent le refrain du déjà vu.

Certains voient derrière les déboires de Wilco le malaise qui ronge l'industrie et ils n'ont pas tort sur ce point. Mais de là à ériger les membres du groupe en martyrs et en génies, il n'y a qu'un pas que Sam Jones a malheureusement franchi et seuls les inconditionnels du groupe voudront le suivre sur ce terrain glissant. Tous les autres auront compris que Wilco n'est que la dernière victime en lice d'un conformisme sans cesse grandissant (illustré par le règne sans partage de Céline Dion) mais il y en aura toujours d'autres, plus jeunes, plus fous, pour faire danser les boogaloos.

Michel Rivard
avec Francis Covan et Mario Légaré
9, 10, 11 et 12 octobre au Gesù
en spectacle intime
Billets en vente au guichet du Gesù et sur le réseau Admission au (514) 780-1245 ou, sans frais au 1-800-381-4595 (www.admission.com)

Cœurs inconnus
La vérité ne peut parfois être partagée qu'entre...
SÉLECTION OFFICIELLE Festival International du Film de Venise
Klaus Maria Brandauer, Conrad, Sophie Loren, Michel, Pita, Mira Sorvino, Marisa Paredes, Kasia Unger
Produit avec la participation de Téléfilm Canada, Canal Italia, The World Crossing Fund, The Movie Network et Super Ecran et du Canada Film et Vidéo Production Tax Credit
www.betweenstrangers.ca

OBERSTURMFÜHRER SS ADOLF EICHMANN
UN SPÉCIALISTE
v.o. allemande, hébraïque et anglaise avec s.f. français
UN FILM DE RONY BRAUMAN & EYAL SIVAN
DERNIÈRE SEMAINE! EX-CENTRIS 359, boul. Saint-Laurent, 801, Montréal (514) 847-2206 CINÉMA PARALLÈLE Sam., dim.: 13h00 - 17h05 - 21h10 Ven. et lun. à jeu.: 17h05 - 21h10

SQUAT!
UN FILM DE ÈVE LAMONT
À l'affiche du 27 septembre au 8 octobre
EX-CENTRIS 359, boul. Saint-Laurent, 801, Montréal (514) 847-2206 CINÉMA PARALLÈLE 15h30 et 19h35

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL
Renseignements: 514-873-4031
sous la direction de Raffi Armenian ENTRÉE LIBRE présente
Solistes: Jean-Claude Picard, flûte; Michèle Bolduc, soprano; Cosimo Oppedisano, baryton
C.M. von Weber *Der Freischütz*, ouverture
C.H. Reinecke *Concerto pour flûte en ré majeur, op. 283*
W.A. Mozart *Vorrei spiegarti, oh Dio! K.418*
G. Mahler *Lieder eines fahrenden Gesellen*
J. Sibelius *Symphonie n° 5 en mi bémol, op. 82*
Le vendredi 4 octobre 20 h Église Saint-Marc-de-Rosemont 2602, rue Beaubien Est, Montréal (métro Beaubien, autobus 18 Est)
Le dimanche 6 octobre 14 h 30 Théâtre Maisonneuve Place des Arts, Montréal (métro Place des Arts) Conservatoire de musique et d'arts dramatiques Québec

6^e année consécutive en nomination à l'ADISQ
Catégorie Artiste québécois, Musiques du monde
Ensemble Romulo Larrea & Verónica Larc
Tangos ... pour la Milonga sur disque et sur scène
TANGOS... pour La Milonga
Verónica Larc, chant
Ensemble Romulo Larrea
2 couples de danseurs, 12 artistes sur scène
Une production Romarts
LE SPECTACLE DE TANGO À NE PAS MANQUER!
En supplémentaire Gesù 1^{er} octobre 2002
Gesù: 861-4036 Admission: 790-1245
Tournée:
13 sept. Laval, Salle André-Mathieu
12 oct. Saint-Georges-de-Beauce, Auditorium du Cégep
26 sept. Rivière-du-Loup, Centre Culturel
15 oct. Sherbrooke, Sherbrooke, Salle Maurice-O'Bready
27 sept. Baie-Comeau, Théâtre de Baie Comeau
19 oct. Sillery, Salle Dina-Bélanger
28 sept. New-Richmond, Salle de spectacles de la Baie-des-Chaleurs
19 nov. Amos, Théâtre des Eskers
29 sept. Gaspé, Auditorium de la Polyvalente
20 nov. Rouyn-Noranda, Théâtre du Cuivre
C.E. Pouliot
11 déc. Longueuil, Salle Jean-Louis Millette
10 oct. Granby, Le Palace

Culture

MUSIQUE

Sous le signe de Shalabi

Le groupe Shalabi Effect a tout de l'ovni musical

DAVID CANTIN

Sam Shalabi a un don. Il suffit d'écouter un album comme *On Haschich* (sur étiquette Alien 8) pour découvrir le talent de cet improvisateur hors pair. Au sein du quatuor Shalabi Effect, une grande complicité s'installe entre ce chercheur audacieux et ses complices, Alexandre St-Onge, Anthony Seck et Will Eizlini. Après deux parutions étonnantes (toujours sur Alien 8) où les influences orientales se mêlent à un psychédéisme des plus actuels, le groupe présente un de ses rares concerts au Kashmir, à Québec, en compagnie de Fly Pan Am et Below The Sea le 30 septembre. Serez-vous prêts à planer?

L'impro d'abord

Ce musicien de la scène expérimentale montréalaise n'arrête presque jamais. Lorsqu'il ne joue pas avec Molasses (la formation

country-folk de Scott Chernoff), Detention (un duo free avec le percussionniste Alex MacSween) ou en trio avec Alexandre St-Onge et David Kristian, il collabore à un nouvel opus de Klaxon Gueule. Dès le début de la conversation téléphonique, il précise qu'il n'est pas à la tête du Shalabi Effect, comme le laisse entendre le nom du groupe. «C'est un travail collectif qui change constamment de direction d'une période à l'autre. Sur l'album éponyme, on cherchait à créer une sorte de métissage sonore où les traditions orientales, le jazz atonal et le psychédéisme se rencontreraient. Sur *The Trial Of St-Orange*, une dimension plus minimale et concrète prédomine. Le prochain disque poussera davantage vers l'aspect plutôt mélodique de notre travail.»

Prêt à surprendre, le quatuor évite de se répéter. Comme le mentionne le guitariste et manipulateur électronique, «Shalabi Effect reste

un groupe très ouvert, qui utilise l'improvisation comme source créatrice. Paradoxalement, le troisième disque devrait être très écrit». Et comment ce quatuor diffère-t-il des autres projets auxquels participe Sam Shalabi? «Lorsque je suis arrivé à Montréal, il y a environ dix ans, c'est surtout Alexandre St-Onge qui m'a introduit à ce milieu plus avant-gardiste. Shalabi Effect représente en quelque sorte la suite logique de cet échange avec la complicité d'Anthony et Will. C'est aussi la formation dans laquelle je me sens le plus libre. On blague parfois en disant qu'il s'agit de notre groupe pop à nous.»

À l'écoute des deux albums, on pense plutôt à un rock instrumental ambiant, imprévisible et d'une extrême profondeur. De longs morceaux comme *On The Bowery* ou *Mr. Titz (The Revelator)* créent des textures et des contrastes saisissants. Le calme s'aggrave parfois à la tempête, du oud hypnotisant de Shalabi aux interventions électroniques plus grincantes. Cette musique se rapproche davantage des tentatives subtiles des Autrichiens de Polwechsel que d'un quelconque créneau jazz-rock. Selon Shalabi, il est préférable de ne pas chercher à réduire le groupe à une tendance bien précise. «À la base, le fait d'improviser avec plusieurs instruments [de l'acoustique à l'électronique] laisse beaucoup d'espace. Toutefois, cela ne veut pas dire qu'il s'agit simplement d'une longue suite de pièces atonales. La mélodie joue un rôle différent. En concert, c'est un peu la même approche que sur disque.»

Par contre, on ne cherche jamais à refaire certaines pièces. Les gens peuvent reconnaître des lignes et des schémas sonores, mais dans un tout autre contexte.»

À propos du titre *The Trial Of St-Orange*, on demande à Shalabi d'expliquer un peu plus la référence à Georges Bataille et Gilles de Rais. «Il s'agit effectivement d'une référence à Gilles de Rais mais aussi un jeu de mots avec le nom de famille d'Alexandre. Sur ce disque, on sent l'influence prédominante des recherches parallèles de ce musicien encore trop méconnu du public en général.» Alors que le Shalabi Effect se concentre sur l'écriture du prochain disque, ce spectacle exceptionnel offrira un premier contact avec le public de Québec. «Ce sera une première à Québec même. On prépare quelques surprises pour la soirée, mais il ne faut pas en dire plus.»

Dès le printemps prochain, le quatuor compte bien retourner en Europe ainsi que sur la côte Ouest des États-Unis afin de mieux se faire connaître à l'extérieur du réseau montréalais. Au Kashmir, le 30 septembre, une occasion presque unique d'entrer en contact avec cet ovni musical.

**FLY PAN AM,
SHALABI EFFECT
ET BELOW THE SEA**
Au Kashmir
1018, rue Saint-Jean
À Québec
Le 30 septembre 2002

DISQUES

Meet Renann, rencontrez Renann

Ou comment une Torontoise passe d'une galerie d'art inuite à la chanson pop, choisit Montréal pour terrain de jeu et signe le plus délicieux album de la rentrée.

SYLVAIN CORMIER

«C'est cute, mon français, non?» C'était écrit en post-scriptum de la lettre qui accompagnait le disque. Missive désarmante de naturel qui commençait par «Bonjour Sylvain, je me présente.» Qui était donc cette fille pas gênée, sympa d'emblée? Justement, sur la feuille d'infos qui suivait, il y avait ma question: «Qui est cette fille?» Et la réponse: «Elle a évolué dans le milieu des galeries d'art et de l'édition et organisé divers événements-bénéfices avant de s'aventurer dans l'univers de la musique.» L'album envoyé, intitulé *Taken With You*, est son deuxième, apprenais-je. Entre autres «faits saillants», elle a participé au Lilith Fair, sur la même scène que Sarah McLachlan et Sheryl Crow. Et fait la une du *Now*, le *Voir* torontois. Il y avait aussi une revue de presse. «Elle-Québec calls it "Pop hypnotique"», relevait-on en gros caractères. Bigre. Décidément, fallait écouter.

Ah! Le beau disque! Dès la première chanson, *Number One*, j'ai moli du genou. Cette mélodie caressante, ce ton doux-amer, ce clavier un brin *Je t'aime moi non plus*, cette guitare un chouïa Velvet Underground, ces fleurs d'harmonies vocales au refrain, c'était bel et bien de la «pop hypnotique», cette sorte de chanson pop délicate et un brin planante dont je raffole depuis les Beatles et jusqu'à Daniel Bélanger. Au refrain du troisième titre, *This Letter*, somptueux drapé de cordes et de voix, j'étais liquéfié. Plus loin, il y avait même une jolie chanson en français, toute simple mais pas simpliste. Et ainsi de suite. De part en part, j'étais charmé. Non, subjugué. Décidément, fallait rencontrer Renann.

Oreilles ouvertes

Elle est arrivée ruisselante avenue De Lorimier, joues très rouges et cheveux très noirs. À vélo *directly from* NDG, en ce début de septembre indécemment caniculaire. Méchante trotte. «Est-ce qu'on va parler le français?», s'est-elle enquis, sympa comme sa lettre. En fait, on a surtout parlé à bâtons rompus, en anglais et en français, parfois dans la même phrase. Comment avait-elle abouti à Montréal? Je traduis à moitié. «Quand j'ai rencontré Martin [Farmer], mon chum, il enregistrait à Toronto avec son groupe. C'est un musicien de Montréal. Alors, j'allais souvent à Montréal. And I thought it was an incredible place. *A Toronto, ils importent toute la culture au lieu de la créer. À Montréal, la culture est vraiment locale et vivante. J'ai décidé que vivre à Montréal, c'était mieux.*»

D'ordinaire, les artistes canadiens font le contraire. D'où qu'ils soient, ils aboutissent à T.O. «C'est là qu'est l'industrie, c'est vrai. Et ça se passait bien pour moi là-bas. J'étais connue dans le milieu, très à l'aise dans les médias à cause de toutes mes années dans le milieu de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Renann: «À Toronto, ils importent toute la culture au lieu de la créer. À Montréal, la culture est vraiment locale et vivante. J'ai décidé que vivre à Montréal, c'était mieux.»

l'art [elle est tombée dedans petite, fille d'un spécialiste d'art inuit]. J'avais même publié un guide des galeries d'art à Toronto. J'étais très installée. A full-fledged career. Mais là-bas, il n'y avait pas Jean Leloup, ni Daniel Bélanger. And I just LOVE Daniel Bélanger.»

Renann rayonnait en disant ça. Plus qu'enthousiaste: excitée. «Mon chum, il m'a initiée à la musique québécoise. And also French pop music like Serge Gainsbourg.» Jamais elle n'avait entendu parler de Bélanger à Toronto, forcément. «Je n'en revenais pas que des chansons aussi amazingly unbelievably good n'aient pas été entendues ailleurs qu'au Québec. J'ai compris ce qu'on voulait dire par "les deux solitudes"...» Décidément pas gênée, elle veut maintenant rencontrer Bélanger. Et peut-être, pourquoi pas, travailler avec lui. «I like challenges.»

Pourquoi pas, en effet? En parallèle, ces deux-là font clapoter leurs chansons dans la même piscine pop. Je lui ai suggéré d'écouter l'album d'Ariane Moffatt. Même famille de musique. «Ça fait deux, trois fois qu'on me parle d'elle.» Toutes oreilles ouvertes, l'ex-Ontarienne. Qui est aussi fan de Marianne Faithfull, de Sparklehorse, de Moby, de Bowie et... des Beatles. «Je viens de là, comme tout le monde.» Elle s'est aussi mise martel en tête d'enregistrer son prochain album entièrement en français dans le texte. «Most of my friends are francophones. I live here. C'est normal que je chante le français, non?» Raisonnablement limpide. D'ici là, entre les cours de musique à McGill, elle multiplie les showcases. À commencer par un passage au Lion d'or le 19 octobre. Gageons qu'elle s'y rendra à vélo.

TAKEN WITH YOU
Renann
Chesterfield Records

PAPASOFF

1 SOIR SEULEMENT! ENREGISTREMENT PUBLIC

THÉÂTRE OUTREMONT
2 OCTOBRE, 19h30

1248, avenue Bernard Ouest
www.theatreoutremont.ca

Billetterie : (514) 495-9944
Admission : (514) 790-1245

Les Lundis classiques
du Rideau Vert
sous la direction artistique de Francine Chabot

7 octobre 2002 à 19 h 30

Mozart, Reicha, Ravel, Milhaud

QUINTETTE BORÉAL

Marie-Violaine Ponte - flûte
Julie Sirois-Leclerc - hautbois
Jean-François Normand - clarinette
Mélanie Forget - basson
Louis-Philippe Marsolais - cor

Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Aînés 15 \$

Réservations
(514) 844-1793 ou www.rideauvert.ca
4664, rue Saint-Denis, Métro Laurier

théâtre du rideau vert en collaboration avec 99.3 CHOI

Arion
Ensemble de musique ancienne aux instruments d'époque

CLAIRE GUIMOND
Directrice artistique

Chef et soliste invité:
MANFREDO KRAEMER
violon baroque

Double concertos!
Albinoni, Bach, Graun, Telemann et Vivaldi

Solistes:
Manfredo Kraemer, violon
Phoebe Carrari, violoncelle
Matthias Maute, flûte à bec
Mathieu Lussier, basson
Claire Guimond, flûte baroque
Mika Putterman, flûte baroque
Washington McClain, hautbois
Matthew Jennejohn, hautbois

Les vendredi 4 et samedi 5 octobre 2002
Salle Rodpath | Université McGill à 20h

Le dimanche 6 octobre 2002,
Théâtre Paul-Desmarais | Centre Canadien d'Architecture à 14h

Renseignements et billetterie : (514) 355-1825 ou arion@early-music.com
Tarif régulier : 25\$ taxes incluses | Tarif étudiants/ainés : 18\$ taxes incluses
Il n'est pas trop tard pour s'abonner à l'excellente saison d'Arion!

BANQUE LAURENTIENNE CCA
COMMISSAIRE PRINCIPAL

Usine C 3+4 octobre 2002
MAHARAJA

Révélation Womex 2000 Berlin / Une soirée envoûtante de rythmes et de chants sacrés par les maîtres musiciens du Rajasthan / 2 soirs seulement!

Réservations Usine C 521-4493 Admission 790-1245 USINE C @SUDRIO www.maharaja.com

Li tans nouveuse
Troubadours / Trouvères

Le jeudi 3 octobre, 20h00 / Thursday, October 3 8:00 PM

CONSTANTINOPLE
Kiya Tabassian, Directeur Artistique

Aime AZEMA
Daniel TAYLOR

Salle Pierre Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est (métro Berri Uqam)
Billets \$20 régulier, \$12 étudiant/ aînés taxes comprises / included
Information & réservation: (514) 987-6919, (514) 790-1245
www.constantinople.ca

Culture

JAZZ ET BLUES



Bryan Lee

SOURCE JUSTIN TIME

Bryan & cie

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Magie Slim, Long John Hunter, Bryan Lee... le fidèle, le pas bon et l'intrépide ou, plus prosaïquement, le bon show, le mauvais show, le très bon show. Voilà, depuis que le blues a repris ses droits, maigres il est vrai, qu'il détaille sur la scène du Campus, trois spectacles ont été présentés.

Des trois, Magic Slim fut le fidèle. Venu défendre les couleurs de son récent album — *Blue Magic* sur étiquette Blind Pig —, Slim a été fidèle à lui-même comme à sa réputation. Flanqué de ses camarades habituels, notamment Allen Kirk à la batterie, Slim a fait l'exemple. Oui, oui! Il n'a pas donné un exemple, il l'a fait.

On reconnaît qu'il écrit comme cela, ça vous a un petit côté production, fabrication, propre à favoriser la distance entre lui et nous. Mais bon! Lorsqu'on dit qu'il fait l'exemple, on dit les choses comme elles sont. C'est un constat. Comment voulez-vous qu'il donne un exemple de quelque chose qu'il a au fond inventé? Hein! Comment donner l'exemple du blues rugueux alors qu'on est soi-même le blues rugueux? On s'embrouille. Avec lui, point de surprise. Les jeunes à ses côtés exposent le thème, le rythme et le tiennent avec fermeté, et hop! Il intervient du haut de ses 60 ans et plus en plaquant des accords forts. Pas de ces accords pour chérubins. Avec lui, c'est toujours à prendre ou à laisser. On a pris. Et depuis on se régale de temps à autre en écoutant son dernier album.

Long John Hunter est soit un avaré, soit un capitaliste. Remarque, il est peut-être bien les deux à la fois. Antérieurement, lorsqu'il se présentait devant nous, il observait cette politesse élémentaire consistant à engager de bons acolytes. Là, il a quelque peu exagéré. Parce que les musiciens qui étaient avec lui...

On a eu l'impression qu'en remontant la route qui va du Texas, où il habite, à Montréal, il s'est arrêté en chemin; il a repéré une

bande de jeunes mal disposées musicalement causant, puis il les a engagées à rabais. Question circulation du capital, Hunter doit être un malin. Du genre «je prends des mirlitons, je leur refille le minimum du minimum du cachet et j'empoche le gros du gros lot».

On souligne cela parce que le Hunter a été décevant. Lorsque lui joue, il joue comme d'habitude. Il joue bien. Mais comme les autres jouent forcément tout le temps et qu'ils jouent comme des apprentis au début de leur apprentissage, le résultat fut désordre. C'est malheureux parce que sur disque, il est fichtrement convaincant, l'avare du Texas.

Il reste maintenant l'intrépide, le Bryan Lee. Il était visiblement heureux d'être là. D'être dans cette ville où se trouve le label — Justin Time — qui le premier reconnut le talent de ce guitariste qui, depuis trente ans, scalpe les mauvaises humeurs du blues d'une scène de Bourbon Street à La Nouvelle-Orléans. Trente ans au même endroit! Toujours est-il qu'il était heureux pour une autre raison. Il était là pour défendre les couleurs de son nouvel album — *Six String Therapy* —, que le maestro Duke Robillard a produit. Aveugle n'ayant qu'un seul poumon en fonction depuis l'âge de quatorze ans, affligé de surcroît de malaises aux jambes, le bonhomme est condamné à jouer assis. Il est forcément tout concentré sur son jeu de doigts, sur les glissades qu'il articule. Mais surtout, surtout, sur la ponctuation. Ce type-là a une incroyable maîtrise de la ponctuation, de l'incision.

Ce n'est pas un guitariste jouant des mécaniques et encore moins enclin à faire des jeux pyrotechniques. Ce n'est pas le plus grand guitariste du monde. Mais, bonté divine, c'est fou ce qu'il est croyant. Il y a du *preacher* en lui. Cela d'ailleurs s'entend à sa voix. On l'oublie trop, mais le Bryan Lee a la voix du convaincu. Il a la voix de ceux qui ont vaincu l'adversité. Pour s'en convaincre, il suffit justement de se procurer son dernier album.

SALLE DES PAS PERDUS

Coralie Clément
Netzwerk (Capitol/EMI France)

Coralie Clément me fait penser à Chuck Berry. Mais non, pas parce que la nouvelle ingénue de la chanson franco-française est une jeune fille en fleurs et lui un vieux satyre. C'est parce que j'ai connu ce cher salopard de Chuck comme je viens de faire connaissance avec Coralie: par association. Ce sont les Beatles — toujours eux, je n'en sors pas — qui me montrèrent du doigt Chuck Berry et son rock'n'roll: tout naturellement, aimant les Beatles, je voulus en savoir plus sur ce type dont ils se réclamaient. De Chuck, j'entendis mon univers à Little Richard, Carl Perkins, etc. Aimer la musique d'un artiste, c'est aussi beaucoup, pour moi, aimer sa famille.

Pareil pour Coralie Clément. Suivez mon regard. Ça part de Henri Salvador, dont le suave album-retrouvailles *Chambre avec vue*, paru en 2000, était émaillé de beautés sans âge signées par deux jeunes, Keren Ann Zeidel et Benjamin Biolay, dont l'exquise bossa *Jardin d'hiver*. De là, curiosité oblige, on a été fureur du côté des albums de Biolay et Zeidel. On les a aimés aussi, pardi. Balades et bossas, chansons en filigrane, timbres fluets mais ô combien séduisants, c'était du bon pour qui aime sa pop acidulée. Ce Biolay a une sœur, ai-je découvert ensuite (merci au collègue Martin Bilodeau): elle aussi avait un album, intitulé *Salle des pas perdus*. Presque tout écrit, joué et réalisé par le frère, ce qui augurait fichtrement bien.

Heureuse occurrence, Tacca Musique (la boîte des Kevin Parent, Nicola Ciccone et autres France D'Amour) a récupéré en licence l'album et le propose ces jours-ci. Et oui, c'est le ravissement attendu. Un ravissement blanc pâle, entre l'évanescence et le diaphane. Rien à voir avec les coins noirs des rappers de Marseille. Coralie Clément est une Jane Birkin, une Vanessa Paradis, un peu Françoise Hardy aussi. En plus fragile. Une porcelaine. Un cristal! Sa voix est un petit rien, mais un petit rien qui chante joliment et juste. Et très, très doucement. Le frangin l'a habillée de fine dentelle, vous pensez bien.

VITRINE DU DISQUE



entre bossas plus légères que l'air (dont *L'Ombre et la Lumière*, avec phrasé estampillé Astrud Gilberto) et subtils emprunts aux maîtres (manière Gainsbourg pour *Le Jazz et le Gin*, petite valse façon Yann Tiersen pour *Mes fenêtres donnent sur la cour*, violon à la Grappelli pour égayer *Ces matins d'été*), sœurlette Coralie n'avait plus qu'à se lover au sein des mélodies et laisser couler les notes de ses lèvres, une à une. Ce qu'elle a fait, paraît-il, sans trop savoir où ça la mènerait. Maintenant on sait: loin.

Salle des pas perdus est une sorte d'interlude, un détour éminemment facultatif sur les sentiers de la mélancolie, un disque bon à siroter «comme un diablo au bord de l'eau» (*La Contradiction*). L'écouter, c'est flâner une petite heure dans un hall de gare en attendant que reparte le train-train. Et se languir à distance d'une jeune fille qui chante sans trop s'en apercevoir. Soupir.

Sylvain Cormier

ÉLECTRO

GOA!

Goa!
(Robosapien - Fusion III)

Véritable laboratoire sonore prêt à exploser, Goa! (aussi connu sous le nom de Goa Gajah) n'a rien d'artificiel. Même l'illustration de ce premier disque éponyme, avec ses sourires et ses couleurs vives, ne laissera personne indifférent. Derrière ce nom mystérieux se cache le dernier projet en liste des Montréalais Jon Asencio (Jrobot), Philippe Lambert (Monstre, (o)), Alex Macswen, Will Glass et Alex Moskov. C'est de la noise-pop ambiante, ou quelque chose d'aussi imprévi-

SPECTACLE GRATUIT

ASSELIN

Sans tambour, ni trompette
Ce mardi 1^{er} octobre 2002, 20h30
au café Le Verre Bouteille
2112 Mont Royal est



Déjà, pour certains, ce simple détail peut gâcher la recette. Toutefois, David Brown et James Taylor ne font pas dans le kitsch ou la copie gratuite. Les chanteurs comme les chanteuses offrent une diversité musicale sans pour autant nuire à l'ensemble. Il faut bien sûr apprécier les rythmes accrocheurs qui accompagnent une telle production. L'écoute est parfois facile mais cache également des trouvailles incroyables. Des pièces plutôt courtes comme *Halfway To Yesterday* ainsi que *Ping Pong* sont des exemples du flair de cette équipe très en vogue qui sera bientôt de passage à Montréal. Un *must* pour les amateurs du genre.

D. C.

DIRTY DANCING

Swayzak
(IK7 - Fusion III)

À la suite de l'accueil dithyrambique réservé à la compilation *Groovetechnology 1.3*, les attentes étaient très grandes face au nouveau Swayzak. Encore une fois, le duo londonien impressionne avec ce *Dirty Dancing* (rien à voir avec la célèbre trame sonore exécutable) qui agence une house mordante avec de l'électro-pop assez légère. Des invités tels Adult, Headgear, Clair Dietrich (la fille d'un soprano allemande) et Klaus Kotai collaborent au chapitre de la voix sur la plupart des extraits.

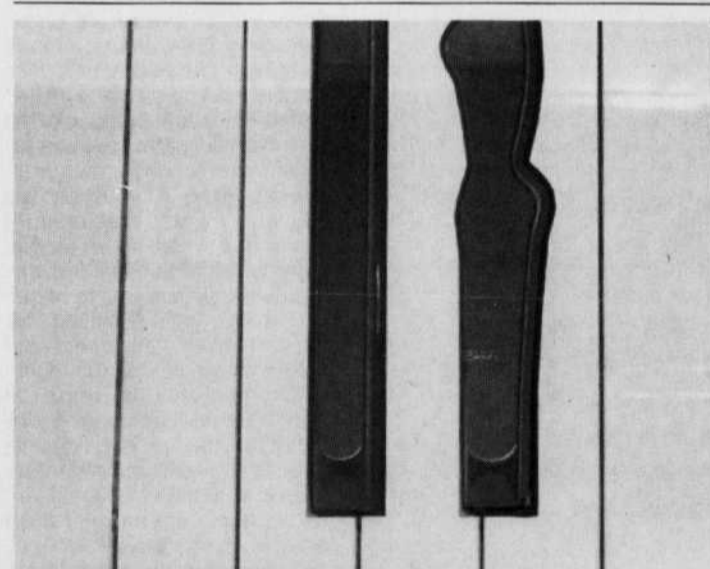
ROCK

WIRETAP SCARS

Sparta
(Dreamworks - Universal)

C'est triste, pathétique même. Que reste-t-il de l'inévitable séparation d'At The Drive-In? Presque rien. Alors qu'Omar et Cedric se sont réfugiés dans le dub désuet de Mars Volta, Jim Ward, Paul Hinojos et Tony Hajar semblent décidément avoir

VOIR SUITE PAGE E 10



Lortie & Mercier

ACCORD DE GENRES
LOUIS LORTIE ET
HÉLÈNE MERCIER
FONT CORPS AVEC LA MUSIQUE.

2 CONCERTS :

LE MARDI 1^{er} OCTOBRE à la Salle Pierre-Mercure
du Centre Pierre-Péladeau

300, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal
Billetterie : (514) 987-6919 Admission : (514) 790-1245 www.admission.com

AU PROGRAMME

Bach-Reger : Concerto brandebourgeois no 4
Kurtag : Jeux (extraits)
Liszt : Concerto pathétique
Mozart : Variations, K. 501, en sol majeur
Liszt : Reminiscences de Don Juan de Mozart

LE SAMEDI 5 OCTOBRE à l'Église Erskine and American

3407, avenue du Musée (coin Sherbrooke), Montréal
Admission : (514) 790-1245 www.admission.com

AU PROGRAMME

9 symphonie de Beethoven, transcription Liszt pour 2 pianos

UNE PRODUCTION DE
VERSION ORIGINALE



Festival
de
musique de chambre
de
Montréal
«AIMEZ-VOUS
BRAHMS?»



Intégrale des oeuvres
de musique
de chambre.

Info et billets:
www.festivalmontreal.org
514-489-3444

Artistes de renommée
internationale
PRIX DES BILLETS:
35\$ 30\$ 15\$



Chalet de la Montagne
20 septembre - 5 octobre, 2002



Hydro Québec présente
PRO MUSICA, série émeraude
Lundi, 7 octobre 2002, 20h
Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts
Valery Kuleshov
Piano
Programme :
J.S. Bach, Liszt, Prokofiev, Balakirev
Billets :
25\$, 20\$, 12\$,
(taxes et redevance en sus)
en vente à la Place des Arts : 514 842-2112,
et au réseau Admission : 1 800 361-4595
Renseignements :
Pro Musica : 514 845-0532
Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
billets en vente au 514 842-2112
et au www.pda.gc.ca
Réseau Admission 514 790-1245
Redevance et frais de service

4^e symphonie d'automne
ORGUE
et couleurs
25 septembre-6 octobre 2002
28 septembre 20h
Opéra français...
Marc Hervieux, ténor et ses invités
Église Saint-Nom-de-Jésus
29 septembre 20h
Hommage à Duruffé
Vincent Warnier, organiste (France)
Ensemble Musica Orbium
Église Saint-Nom-de-Jésus
1^{er} octobre 20h
Match d'impro à l'orgue
Claudette Auchu (organiste du Forum)
Église Saint-Nom-de-Jésus
3 octobre 20h
Musique celtique...
Skye Consort
Matthew White, haute-contre
Kevin Komisaruk, organiste
Les Tambours et cornemuses de Montréal
Église Très-Saint-Redempteur
4 octobre 20h
Événement Baroque
Genevieve Soly, claveciniste et organiste
Alain Trudel, tromboniste
Église Très-Saint-Redempteur
5 octobre 20h
The Victory Travelers, Gospel Choir
Église Saint-James United
6 octobre à 14h ***
Orchestre symphonique
de Trois-Rivières
Kim Yaroshchukaya (antreluche)
Église Saint-Nom-de-Jésus
15\$ / 7\$ (12 et moins) Réseau Admission : (514) 790-1245
Et plus de 20 concerts gratuits Info: (514) 899-0644 www.orguecouleurs.com
Église Très-Saint-Redempteur, 3530, rue Adam métro Joliette
Église Saint-Nom-de-Jésus, 4215, rue Adam métro Pio-IX
Église Saint-James United, 463, rue Sainte-Catherine Ouest métro McGill
Les Arts de Mourier, Canadian Heritage, Patrimoine canadien, Ville de Montréal Québec

Culture

Le Maroc et son double

Il y a un Maroc pour les touristes et un Maroc qui vit par lui-même. C'est le second qu'il faut découvrir. Me voici en Belgique après escale en terre musulmane, à l'invitation de l'Office national marocain du tourisme. Est-il besoin de rappeler que les événements du 11 septembre sont entrés dans le flanc de l'industrie du voyage, surtout en pays islamique? Les Nord-Américains hésitent particulièrement à sauter dans un avion en direction du Maghreb. D'où cet appel lancé aux journalistes québécois: «Venez faire un tour chez nous. Après tout, on y parle français et les visiteurs n'ont rien à craindre pour leur sécurité...»

J'étais allée au Maroc il y a plusieurs années, sans jamais avoir eu accès aux autres touristiques pour visiteurs argentés. Plutôt aux vraies couleurs d'une mystérieuse contrée sortie à mes yeux tout droit des *Mille et une nuits*. Je n'avais pas le sou à vingt ans, mais des yeux ronds comme des soupes. Le Maroc, pour moi, c'était la route des Casbahs de Marrakech à Ouarzazate avec les nids de cigognes au-dessus des minarets de chaque village, c'était le magnifique port d'Essaouira, les fêtes de village capturées du regard dans l'Atlas, les dédales des souks, l'amitié des gens du pays, la répression politique aussi. Quelque chose de fascinant et d'incompréhensible à la fois.

Décode-t-on à vingt ans une société aussi différente de la sienne que celle-là avec ses codes, ses voiles, sa religion, en s'imaginant la comprendre? On observe, on se laisse séduire et déconcerter par la couleur locale. J'étais choquée par les tabous, les interdits, la corruption généralisée, le taux élevé d'analphabétisme, la pauvreté du peuple, la mini-place réservée aux femmes. Moi aussi, je scandalisais mes hôtes avec mon allure trop libre, mon parler trop franc. Les chocs culturels sont faits d'incompréhension mutuelle mais aussi du désir de se rapprocher. Par la suite, la mémoire vient mêler les souvenirs brumeux aux lectures sur le pays. Ça fait une drôle de salade.



Odile Tremblay

Le pays est à cheval entre deux mondes aujourd'hui. Il a gagné une certaine liberté politique et sociale avec son nouveau roi Mohammed VI. Mais c'est le Maroc d'hier que j'ai retrouvé la semaine dernière sur la place Jemaa-el-Fna de Marrakech, endroit que tous les clichés des guides touristiques décrivent comme un des plus magiques du monde. L'ennui, c'est que les clichés ont parfois bien raison...

L'UNESCO a déclaré la place en 1998 lieu de patrimoine oral et immatériel de l'humanité. À voir le sorcier assis par terre sur son tapis mélanger des herbes aux propriétés étranges dans un griqui, on comprend pourquoi: «Dix dirhams seulement, pour vous, la gazelle.» Allez décliner pareille offre... Et comment mieux résister à ses charmeurs de serpents, aux dresseurs de singes, aux tireuses de cartes, aux acrobates, aux conteurs berbères, aux comédiens flanqués d'oreilles d'âne qui inventent ici chaque soir le théâtre et le cirque? Guy Laliberté, patron du Cirque du Soleil, vient, dit-on, souvent se ressourcer place Jemaa-el-Fna, en tant que berceau authentique de la parole et du geste. C'est à ça que devaient ressembler les anciennes cours des miracles sur les parvis de nos églises du Moyen Âge.

Les amoureux du pays vous le diront: le cœur du Maroc bat dans ses souks. Ceux de Marrakech dé-

bouchent sur la place en question. Ils sont encombrés, bruyants, odorants, dégageant des casseroles de cuivre, des tissages de soie, des bouches, des travaux de maroquinerie, des tapis de Rabat et des dromadaires de cuir à trois sous. Tout le monde les fréquente, autochtones et visiteurs, voilés ou écourtichés, en shorts ou en djellabas. Y règnent en maître les marchands roués qui marchandent le bout de gras sur l'article que vous convoitez. Tout est dans le rituel. Si vous riez, si vous jouez le jeu, si vous contre-attaquez avec un prix beaucoup plus bas que l'enjeu de départ, ils s'amuseront à baisser la mise. Jamais assez pour y perdre. De toute façon, vous serez floué par plus malin que vous. *Inch Allah!*

Mieux que le vrai Maroc, certains connaissent surtout sa version touristique qui habite sur la planète palmiers et villégiature et ressemble à toutes les destinations vacances du monde. Ce Maroc-là a ses amateurs, remarquez...

À Agadir, par exemple. Dans la blanche ville moderne poussée sur les ruines du tremblement de terre de 1960, les hôtels sont loin de la plage, l'architecture inintéressante. Le meilleur d'Agadir ne réside pas dans le bédouin et son dromadaire plantés sur le belvédère pour la photo des touristes, mais dans les excursions à faire dans l'arrière-pays. On sillonne à partir d'Agadir les montagnes à Imouzzer le jour du marché, ou dans le vieux Taroudant. Sillonons, sillonnons, me dis-je. Ou fuyons plutôt à travers l'Atlas vers Marrakech. Du moins, le vrai Marrakech...

La population berbère des montagnes et du Sud n'a pas de langue écrite mais des traditions merveilleuses à revendre. Alors, des diners-spectacles façon berbère sont organisés pour les groupes d'Occidentaux de passage dans d'anciens palais ou des casbahs reconstituées, danseuses du ventre et musique des Gnaouas y compris, avec la tajine et le thé à la menthe. En banlieue de Marrakech, Chez Ali, complexe touristique de 11 hec-

tares construit il y a 25 ans par une sorte de mégalomane, fait le bonheur des groupes organisés. Diner sous les tentes caïdales, visite des fours méchouis, fausse caverne d'Ali Baba, culminant sur un spectacle son et lumière *Fantasia* avec cavaliers lançant leurs chevaux au galop et tirant en l'air des salves de leurs moukoulas, fusils à longs canons gravés. Tout est recréé pour le touriste (le complexe peut en accueillir simultanément des milliers). Un village d'employés, serveurs et artistes, a poussé à proximité afin de nourrir la bête. Ali sert de vraies traditions, d'authentiques mets berbères, mais sortis de leur contexte, détournés de leur sens, aux rituels rétrécis pour les besoins du commerce. On n'y pille pas les autres cultures comme à Las Vegas, mais on y pastiche la sienne, en tout-compris pour la parade. Disneyland n'est pas loin derrière. Kitch à vendre, mais kitch maison. Après tout, le vrai mariage marocain, la fête du mouton, les célébrations de village, encore faut-il tomber dessus. Les complexes comme celui de Chez Ali donnent la formule totale, un peu trafiquée, sans que le voyageur ait à jongler avec le hasard et l'aventure dans sa quête d'un pays. Dommage!

La culture d'un pays fait des concessions commerciales au tourisme de masse trop pressé qui réclame du tout-cuit. Elle ne se dévoile vraiment qu'aux flâneurs et aux curieux.

Comme la plupart des destinations du monde, culturellement, le Maroc sert aux touristes du vrai, du faux, du vrai faux et du faux vrai, selon ce que le client a envie de consommer. Mais le pays authentique est encore partout, avec ses paradoxes et ses mystères, et il ne s'enflamme pas politiquement, comme l'Algérie voisine. Je suis allée le respirer, trop contente de pouvoir garder en mémoire un peu de ses parfums, de sa misère et de sa splendeur.

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 9
perdu la flamme au sein de Spar-

ta. Il existe sans doute des centaines de formations comme ce quatuor à travers les différentes

régions des États-Unis. Sur *Wiretap Scars*, l'énergie décapante d'ATDI cède la place à un rock

ennuyeux et dépressif. Cette punk-pop aussi moderne que prévisible ne dérape pas vraiment.

Ces jeunes d'El Paso ont peut-être déjà tout donné! Bien qu'ATDI ait brûlé les planches avec sa

fougue incendiaire, Sparta se contente d'un rock sans passion. Les refrains sont faciles et les mélodies s'inclinent avant la fin, comme sur *Mye*. Que dire d'autre? Dommage de voir Sparta en gaspiller autant pour si peu. Parfois, la prétention ne fait qu'empirer la chose. Même s'ils se prennent encore pour Fugazi, les musiciens de cette formation ne semblent plus savoir comment surprendre. Dommage, mais on préfère réécouter *Vaya* en boucle. Que de bons souvenirs!

D. C.

THE SOUNDS OF THE SOUNDS OF SCIENCE

Yo La Tengo (Egon)

De manière presque confidentielle, Yo La Tengo refait surface avec cet album aux résonances aquatiques. L'année dernière, le groupe acceptait d'écrire des pièces instrumentales pour une série de documentaires de Jean Painlevé sur les profondeurs marines. À l'origine, le célèbre compositeur Pierre Henry était responsable de la trame sonore de cette aventure sous l'eau. Le résultat, désormais, étonne, éblouit et sidère. *The Sounds Of The Sounds Of Science* invite à entrer à l'intérieur d'une déambulation tout à fait splendide. Le savoir-faire rythmique virevolte d'un morceau à l'autre. Avec des clins d'œil au free-jazz comme à un rock parfois cérébral, ce disque est beaucoup plus qu'une simple parenthèse dans la courte histoire de Yo La Tengo. Planant à souhait, cette trame atmosphérique explore un monde encore inconnu. On imagine, au hasard, la queue d'un poisson ou les tentacules d'une pieuvre que Painlevé s'efforce de saisir sur pellicule. Pleines de drame et d'émotion, ces vignettes enchantent d'un contraste au mouvement vertical. Des accents lymphatiques de *Shrimp Stories* au très coloré *The Love Life Of The Octopus*, la musique somptueuse de Yo La Tengo n'a jamais été aussi envoûtante. Un peu difficile à se procurer, à l'image d'une vraie perle rare.

D. C.

LE CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE
ET LE MINISTÈRE DU
PATRIMOINE CANADIEN
VOUS INVITENT À CÉLÉBRER LA

JOURNÉE INTERNATIONALE
DE LA MUSIQUE

01

OCTOBRE
2002

Ose...
la musique!

Montréal

Duo Sinilla
1^{er} octobre 2002, 20 h 00,
Salle Pauline-Julien,
15 615, boul. Gouin Ouest
Au programme : P. Sarasate, F. Doppler,
H. Villa-Lobos, A. Piazzolla, F. Borner, etc.
ARTISTES — Nagia Labrie (flûte)
et Annie Labrie (guitare)
Entrée : 20 \$ (régulier), 18 \$ (Aîné/Étudiant)
Renseignements : (514) 626-1616
www.pauline-julien.com
info@pauline-julien.com

Concert bénéfique

1^{er} octobre 2002, 19 h 30,
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts
La Fondation-Union présente - Concert bénéfique au profit des enfants autistes
Au programme : Bizet, Gounod, Verdi (extraits d'opéra), Berstein, (*symphonic dances*), Gershwin (*rhapsody in blue*)
ARTISTES — Princesse Caroline Murat-Hatfner (piano), Leila Chalfou (soprano), Lenard Whiting (ténor), Arto Muhandissian (baryton), Chœur de l'UQAM, Orchestre symphonique et Chœur d'enfants FACE / Direction : Miklos Takacs, Theodora Stathopoulos
Entrée : 20\$ - 50\$ - 65\$
Renseignements : (514) 842-2112 / (514) 790-1245 / www.pdq.ca.ca

Québec

Conservatoire de musique de Québec
1^{er} octobre 2002, midi à 13 h,
270, rue Saint-Amable (Édifice du Grand Théâtre de Québec), Studio 2-53
Mini-concert offert par les élèves du Conservatoire
Entrée libre - Renseignements :
Johanne Maltais, (418) 643-2190, poste 223

Sainte-Foy

Faculté de musique de l'Université Laval
1^{er} octobre 2002, 20 h, Salle Henri-Gagnon,
Pavillon Louis-Jacques-Casault,
Concert lancement du disque des étudiants et étudiants de la Faculté de musique de l'Université Laval
Au programme : Rachmaninov, Debussy, Manuel Infante, William Bolcom, etc.
Renseignements : (418) 656-7061

Montérégie

La Fondation de la Maison Trestler
1^{er} octobre 2002, 19 h 30,
Salon de la Maison Trestler,
85, chemin de la Commune, Vaudreuil-Dorion
Musique et tradition populaire au début de l'histoire du Canada
ARTISTE — Philippe Gélinas
Renseignements : (450) 455-6290 / www.trestler.qc.ca

Longueuil

Orchestre symphonique de la Montérégie (OSMONT)
29 septembre 2002, 14 h 00 à 16 h 00,
Théâtre de la Ville, 150, rue de Gentilly Est
« Une pierre trois coups »
Concert d'un quatuor de musiciens de l'OSMONT, précédé d'une rencontre avec l'artiste Yves Louis-Seize (Galerie Plein-Sud / Découverte de l'arrière scène de la salle Pratt & Whitney). L'événement se terminera par une rencontre du public avec le chef d'orchestre et directeur artistique Marc David.
Prix de présence : deux paires de billets (valeur 60 \$/paire) pour le concert de Félix et Johannes le 17 octobre 2002
Renseignements : (450) 646-3890

Saguenay

Conservatoire de musique du Québec à Saguenay
1^{er} octobre 2002, 12 h (midi),
Salle de répétition,
202, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi
Lunch musical
ARTISTES — De jeunes musiciens présenteront leurs instruments, de même que la pièce qu'ils interpréteront. Apportez votre diner et venez profiter d'un moment de détente en musique. Le café est servi sur place.
Entrée libre
Renseignements: (418) 698-3505

Sherbrooke

École de musique de l'Université de Sherbrooke
30 septembre 2002, 19 h,
Auditorium Serge-Garant,
Université de Sherbrooke
Répétition publique du stage-band de l'École de musique
Entrée libre

1^{er} octobre 2002, 10 h 30,
Auditorium Serge-Garant,
Université de Sherbrooke
Lancement : Lancement des activités marquant le 10^e anniversaire de l'École de musique, en présence du recteur, M. Bruno-Marie Béchard

1^{er} octobre 2002, 12 h (midi),
Auditorium Serge-Garant,
Université de Sherbrooke
Concert : Concert des lauréats et lauréates de bourses institutionnelles et d'admission
Renseignements: (819) 821-8000, poste 1067

Le 1^{er} octobre 1975, mon illustre prédécesseur Yehudi Menuhin inaugurerait la première Journée internationale de la musique, une journée où tous les peuples de la terre reconnaîtraient l'importance universelle de la musique.

Veillez vous joindre à nous pour cette célébration qui se veut une quête pour la diversité musicale (...), notre patrimoine et notre créativité. Je vous invite aussi à profiter de cette occasion pour rendre hommage aux musiciens qui vous entourent.

Joyeuse Journée internationale de la musique 2002!

Kifah Fakhouri
Président du
Conseil international
de la musique

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS:

WWW.PATRIMOINECANADIEN.GC.CA

Canada

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

F de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec

galaxie LE RESEAU DE MUSIQUE CONTINUE

Académie de Tango Argentin

Passion

Séduction

Sensualité

Élégance

DÉBUT DES COURS

8 OCTOBRE

Classe d'essai gratuite

Mardi 18h30

Jeudi 18h45

Dimanche 16h

SESSION

AUTOMNE 2002

CERTIFICATS CADEAUX DISPONIBLES

www.academietangoargentini.com

4445, boul. St-Laurent, Montréal

840-9246

École de tango parrainée par le Ministère de la Culture Argentine et le Centre Culturel Argentin Latino-Québécois